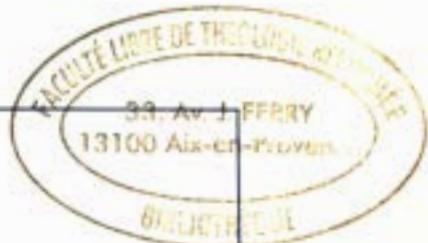


LA REVUE RÉFORMÉE

SOLI DEO GLORIA



SOMMAIRE

Pierre BOURGUET : Les « Symboles des quatre Evangélistes »	3
Joseph SALVAT : Napoléon Peyrat, Poète des Pyrénées	26
André BIELER : Calvin, l'argent et le capitalisme	43

LA REVUE RÉFORMÉE

REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE

à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs
publiée par la
SOCIETE CALVINISTE

Avec la collaboration de pasteurs, docteurs et professeurs
des Eglises réformées françaises et étrangères.

COMITE DE REDACTION

Jean CADIER — Pierre COURTHIAL — Jean HOFFMANN
Pierre MARCEL — Michel RÉVEILLAUD
André SCHLEMMER — A.-M. SCHMIDT

Directeur : Pierre MARCEL

Président de l'Association Internationale Réformée

Rédaction : 8, rue de Tourville, ST-GERMAIN-EN-LAYE (Seine-et-Oise), France

ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DONS

se référer page 3 de la couverture

PRIX DE CE NUMÉRO : 300 francs.

(Franco de port et 15 % de réduction sur toute commande de numéros spéciaux de
« La Revue Réformée » — voir page 4 de la couverture — adressée directement
à notre Trésorier : voir page 3 de la couverture)

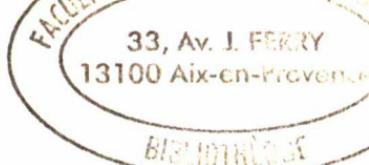
A NOS ABONNÉS

Tous les abonnements partant du 1^{er} janvier, nous serions extrêmement reconnaissants à nos abonnés de bien vouloir renouveler sans tarder leur abonnement, en nous adressant leur souscription 1959, selon les indications de la page III de la couverture. Merci.

— Les abonnements partent toujours du premier numéro de chaque tome (année ordinaire).

— Tout abonnement qui n'est pas résilié au 31 décembre (par lettre adressée à l'Administration de la Revue) est considéré comme valable pour l'année suivante.

— Les abonnements doivent être réglés dans les six premiers mois de l'année. Les frais de rappel (50 francs) sont à la charge des abonnés.



« La Revue Réformée » entre dans sa dixième année. Elle y entre très allégrement. Le nombre des abonnements payants n'a cessé de croître très régulièrement et très substantiellement. En nous référant seulement aux cinq dernières années, et en prenant pour référence l'année 1954, le nombre des abonnements était en hausse de 4,4 % en 1955, de 19,5 % en 1956, de 26,3 % en 1957, et de 37,4 % en 1958. Cette progression régulière de l'intérêt porté à notre Revue, tant en France qu'à l'étranger, en raison même de la ligne que nous nous sommes tracée, nous encourage dans notre travail.

Il est parfois difficile de satisfaire tous les lecteurs. Certains ont demandé — et nous nous y sommes efforcés en 1958 — que notre Revue publiât moins de numéros spéciaux et ait davantage le caractère d'une « Revue ». Mais d'autres sont très attachés à la publication de numéros spéciaux consacrés à une seule œuvre ou à un seul sujet. La Rédaction recevra volontiers toute suggestion sur ce point.

En raison des récentes hausses, nous nous voyons contraints de réviser nos prix. Depuis 1950, le total des hausses a été de 87 %. En fixant maintenant le prix de l'abonnement ordinaire à 1.000 francs, celui de l'abonnement pastoral, étudiant ou assimilé, à 700 francs, nous nous trouvons largement au-dessous d'un exact réajustement des prix. Si l'on considère que nous livrons régulièrement au moins 240 pages chaque année, au lieu de 192 auxquelles nous nous sommes engagés, nos prix révisés sont encore 25 % moins chers qu'ils ne l'étaient il y a dix ans. Malgré l'amélioration de la présentation de notre Revue, ces prix sont possibles en raison de l'accroissement du nombre de nos abonnés.

Nous espérons que nos lecteurs comprendront la nécessité de ces nouveaux prix et nous resteront fidèles, et nous les en remercions.

Au terme de cette année, un fascicule spécial présentera toutes les Tables nécessaires à une consultation commode de la Collection de ces dix premières années.

NOTE LIMINAIRE

ATTRIBUTS ICONOGRAPHIQUES. — « Emblèmes ou caractéristiques permettant d'identifier un personnage ou une figure allégorique. Dans la mesure où l'art est un langage, il a besoin de préciser le sens de la figure humaine. Les anciens l'ont fait pour la mythologie. Le christianisme n'y a pas manqué dans la représentation des personnes divines (Trinité), des apôtres, des évangélistes, des saints. On comprend l'importance des attributs dans l'étude d'un monument et dans la science iconographique.

« Beaucoup d'attributs (comme le lion, la colombe...) sont aussi des symboles ; mais tandis que les premiers accompagnent toujours le personnage, les seconds remplacent ce qu'ils représentent. Par exemple, l'agneau est l'attribut de sainte AGNÈS et le symbole de l'innocence. Les autres attributs se rapportent à un épisode caractéristique de la vie du saint » (*Catholicisme hier, aujourd'hui, demain*, encyclopédie, fascicule 3 (Paris, 1948), colonnes 1004 et 1005).

N. B. — Pour l'Eglise romaine, *l'aigle* est l'attribut de saint AUGUSTIN et de saint JEAN DE LA CROIX ; — le *lion* l'attribut de saint MARC, de saint JÉRÔME et de saint BLAISE ; — le *taureau* l'attribut de sainte BLANDINE, de saint SATURNIN et de saint EUSTACHE.

P. B.

LES
"SYMBOLES DES QUATRE EVANGÉLISTES"
ou l'énigme
des quatre "êtres vivants" de l'Apocalypse
dans l'iconographie chrétienne

par Pierre BOURGUET

« Qui est Escobar, lui dis-je, mon père ? — Quoi ! vous ne savez pas qui est Escobar, de notre société, qui a compilé cette Théologie morale de vingt-quatre de nos pères, sur quoi il a fait, dans la préface, une allégorie de ce livre à celui de l'Apocalypse qui était scellé de sept sceaux ? » et il dit que « Jésus l'offre ainsi scellé aux quatre animaux : Suarrez, Vasquez, Molina, Valentia, en présence de vingt-quatre jésuites qui représentent les vingt-quatre vieillards ? »

PASCAL
(5^e Provinciale).

Comment, dans la primitive Eglise, une hypothèse sur le sens que peut avoir une page de la Bible est lancée à une certaine époque ; comment, cette hypothèse, qui paraît séduisante, est bientôt reprise un peu partout en Occident et en Orient ; comment elle est acceptée, propagée, officialisée en quelque sorte, ne serait-ce qu'en raison de la notoriété qui s'attache au nom de ses auteurs ; comment, en dépit des variantes qui l'accompagnent parfois ou des contradictions qu'on lui porte, l'hypothèse devient tradition ; comment cette tradition s'affermi et s'impose ; comment elle devient pour ainsi dire un dogme de pierre dans l'iconographie de toute la chrétienté ; comment elle passe pour corollaire de la vérité sinon vérité tout court, aujourd'hui, sans qu'il y ait une chance de détourner maintenant le ruisseau transformé en fleuve, — voilà ce que l'étude qui suit s'efforce de comprendre et de deviner, s'il n'est pas possible de tout expliquer, ni de tout prouver.

Ceci n'est pas autre chose, au fond, que l'histoire d'une tenace, d'une irrépressible (et pourtant d'une combien charmante !) erreur.



Il y a longtemps déjà qu'Emile MÂLE a révélé l'influence considérable, sur l'iconographie chrétienne du XII^e siècle en France, d'une série de manuscrits copiés les uns sur les autres et qui reproduisirent, à partir du IX^e siècle, un commentaire de l'Apocalypse composé vers 774 par BEATUS, abbé de Liébana (Espagne). Ce commentaire (dont la Bibliothèque Nationale possède, entre autres, l'exemplaire le plus célèbre : l'Apocalypse dite de Saint-Sever, illustré en Gascogne d'enluminures imitées d'enluminures espagnoles au milieu du XI^e siècle), est à l'origine de la réapparition de la sculpture monumentale et notamment des sculptures de l'abbaye de Moissac (Tarn-et-Garonne).

Emile MÂLE¹ estimait, que, les illustrations des commentaires de BEATUS sur l'Apocalypse, dans les diverses éditions, étaient vraisemblablement inspirées par des miniatures d'un manuscrit antérieur rapporté de Syrie ou d'Egypte, de même que le texte contient d'abondants emprunts à des commentateurs des premiers siècles. Ainsi, dans leur totalité ou presque, ces « Apocalypses » constituaient un lien très net entre l'Orient et l'Occident, entre l'antiquité chrétienne et le Moyen-Age, — et cela par le détour de l'Espagne du Nord, grâce au pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Or, l'une des plus fameuses sculptures de Moissac, celle du tympan du grand portail, qui date de peu avant l'an 1100, transposée dans la pierre — d'après un commentaire de BEATUS — la vision du chapitre quatrième de l'apocalypse. Elle représente le Christ en majesté entouré des *quatre animaux* (ou des quatre « êtres vivants ») et environné des vingt-quatre vieillards.

Rappelons ce que rapporte saint Jean, dans le livre par lequel s'achève le Nouveau Testament :

Après cela, je regardai, et voici, une porte était ouverte dans le ciel. La première voix que j'avais entendue, comme le son d'une trompette, et qui me parlait, dit : Monte ici et je te ferai voir ce qui doit arriver dans la suite.

Aussitôt, je fus ravi en esprit. Et voici, il y avait un trône dans le ciel, et sur ce trône quelqu'un était assis. Celui qui était assis avait l'aspect d'une pierre de jaspe et de sardoine, et le trône était environné d'un arc-en-ciel semblable à de l'émeraude.

Autour du trône, je vis vingt-quatre trônes, et sur ces trônes vingt-quatre vieillards assis, revêtus de vêtements blancs, et sur leurs têtes des couronnes d'or.

¹ *L'art religieux du XII^e siècle en France* (Paris, 1924), p. 7 et suiv.

Du trône sortent des éclairs, des voix et des tonnerres. Devant le trône brûlent sept lampes ardentes, qui sont les sept esprits de Dieu. Il y a encore devant le trône comme une mer de verre, semblable à du cristal.

Au milieu du trône et autour du trône, il y a quatre êtres vivants remplis d'yeux devant et derrière. Le premier être vivant est semblable à un lion, le second être vivant est semblable à un jeune taureau, le troisième être vivant a la face d'un homme, et le quatrième être vivant est semblable à un aigle qui vole². Les quatre êtres vivants ont chacun six ailes, et ils sont remplis d'yeux tout autour et au-dedans. Ils ne cessent de dire jour et nuit : Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, qui était, qui est et qui vient ! (Apocalypse de saint Jean : 4 : 1 à 8).

Si nous avons abordé le mystérieux problème des quatre animaux apocalyptiques par le biais de leur représentation à Moissac, c'est parce que le tympan de cette église abbatiale est un morceau de sculpture monumentale qui a joué par la suite un rôle primordial. Il a servi de modèle à son tour. Emile MÂLE, auquel on ne peut pas ne pas encore se référer, déclare : « C'est là que prit naissance l'idée grandiose de sculpter les versets de saint Jean au front de l'Eglise, d'éblouir le fidèle qui entre dans le sanctuaire par la vision du ciel »³. L'historien d'art a décelé, de manière convaincante, les imitations successives du tympan de Moissac, en dépit de certaines originalités ultérieures, à Beaulieu (Corrèze), à Saint-Denis (portail restauré), à Corbeil (portail détruit en 1820), ensuite au portail de Charlieu (Loire), au portail sud de Bourges, au portail royal de Chartres, au Mans, à Carennac (Lot), au tympan, qui date de 1178 du portail de la cathédrale de Maguelone (Hérault), à St-Trophime d'Arles, à Cluny (portail détruit au siècle dernier), etc... Tandis que le thème du *jugement dernier* a été amplifié à maintes et maintes reprises, étant traité selon des directives différentes un peu partout ailleurs, le thème du *Christ en majesté*, — on devrait dire : du *Seigneur en majesté* —, dominant le groupe de la Vierge et des apôtres et entouré des quatre « êtres vivants », fut souvent considéré comme suffisant. Ainsi, à Mimizan (Landes), dont le portail est de 1230.

On ne compte plus aujourd'hui les images, les unes fort classiques, les autres stylisées, de ces « bêtes symboliques » tantôt taillées dans la pierre ou dans le bois, ou dans le verre d'un vitrail, tantôt peintes à fresque ou composées en mosaïque, après avoir été jadis dessinées et

² Ce verset 7 est ainsi traduit en latin par Théodore DE BÈZE, *Et animal primum simile leoni, et secundum animal simile vitulo, et tertium animal habens faciem quasi hominis, et quartum animal simile aquilae volanti.* — Cf. *Iesu-Christi D.N. Novum Testamentum*, publié en 1565 par Henri ESTIENNE (grec et latin).

³ Emile MÂLE, *op. cit.*, p. 391.

coloriées sur le parchemin. (La fresque de l'abbaye de Lavaudieu (Haute-Loire) s'apparente — par quel intermédiaire ? — à une fresque de Baouit, en Haute-Egypte, antérieure d'environ sept siècles !) Et voici que les quatre « êtres vivants » ont parfois pris leur essor loin du Christ, de la Vierge et des apôtres, comme s'ils voulaient soudain, c'est le cas de le dire, voler de leurs propres ailes. On les retrouve alors ayant l'air de se suffire à eux-mêmes, comme dans ces statues imposantes destinées à la tour Saint-Jacques, sur l'emplacement de l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, à Paris. Ces statues datent de 1522 environ ; elles sont l'œuvre d'un tailleur d'images nommé RAULT, et trois (il manque « l'homme ») sont conservées, très abîmées, dans les jardins du Musée de Cluny, depuis 1912.

Parfois au contraire l'animal apocalyptique, au lieu d'occuper toute la place, se fait plus discret, plus petit et n'intervient que pour mémoire à côté, chacun, d'un personnage dont il devient l'attribut. Cette manière de faire est empruntée aux miniaturistes des évangéliaires⁴ qui prirent cette initiative dès le VII^e siècle. C'est ce que l'on peut observer à Donnemarie (Seine-et-Marne), à Valcabrère (Haute-Garonne), au porche nord de Saint-Benoît-sur-Loire, à Saint-Pierre-le-Moûtier (Nièvre)⁵. Ou bien, à défaut d'un personnage, c'est un nom qui s'inscrit sur un phylactère — cette banderole que déploie chacun des quatre « êtres vivants » (comme à Sauveterre-de-Béarn, par exemple) ou qui les entoure avec élégance. La chaire de l'Eglise protestante de Bouxwiller (Bas-Rhin) qui est de la seconde moitié du XVI^e siècle, en offre un superbe spécimen sur quatre panneaux. Celui consacré au taureau porte la date : 1579. Et les noms que l'on peut lire sur les phylactères sont ceux des évangélistes⁶.



Pourquoi les évangélistes ?

Cette traditionnelle façon de voir, issue d'opinions professées par des Pères de l'Eglise, si elle prit de l'ampleur au milieu du V^e siècle, remonte à la fin du II^e siècle.

⁴ On en trouvera une liste dans l'article *Evangélistes*, dans *Catholicisme hier, aujourd'hui, demain*, Encyclopédie (Paris, 1954), par J. DE MAHUEL. Celui-ci rappelle qu'un vitrail du XV^e siècle, à la cathédrale de Bourges, montre les attributs aux pieds des évangélistes. — Emile MÂLE (cf. *L'art religieux au XII^e siècle en France*, p. 11) établit le rapport entre un des chapiteaux du cloître de Moissac, où les quatre têtes animales surmontent des corps d'homme, et le manuscrit de l'*Apocalypse* dite d'Astorga.

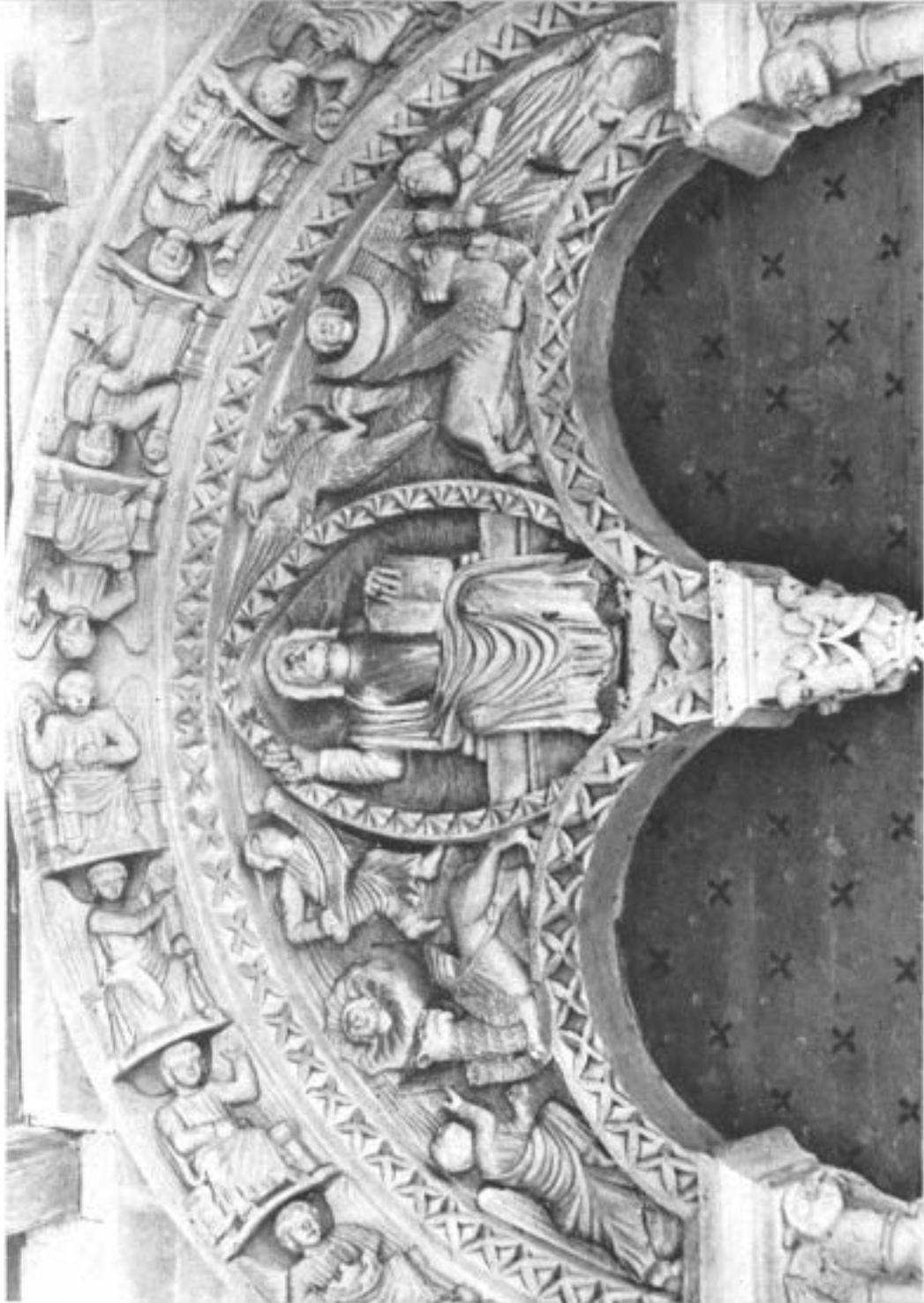
⁵ L'article cité ci-dessus se trompe en tout cas pour Saint-Pierre-le-Moûtier et Saint-Benoît-sur-Loire, en disant que les quatre animaux n'y figurent pas. Ils figurent auprès des évangélistes occupés à écrire, tandis qu'à Valcabrère les évangélistes portent les figures symboliques dans leurs bras. Cf. Marcel AUBERT, *La sculpture française au Moyen-Age* (Paris, 1946), p. 278.

⁶ Une autre chaire célèbre, du même genre, se trouve à Poitiers, dans l'église Notre-Dame-la-Grande. Elle date du XVII^e siècle et proviendrait du temple (démoli en 1685) dit « des quatre-piquets ».



TYMPAN DU PORTAIL ROYAL
DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES (Eure-et-Loir)

Cliché E. Houvet. Reproduction interdite.



En effet, il est couramment admis de nos jours que les êtres du règne animal qu'énumère le chapitre 4 de l'Apocalypse, figurent en iconographie chrétienne :

- L'homme (ou l'ange) : *saint Matthieu*. Le fameux tableau du Louvre que REMBRANDT peignit en 1661 n'a pas d'autre sens à son point de départ, bien que l'artiste soit allé beaucoup plus loin.
- Le lion : *saint Marc* ;
- Le taureau : *saint Luc* ;
- L'aigle : *saint Jean*.

Les catholiques, les protestants⁷, les anglicans, les orthodoxes, le Conseil œcuménique des Eglises, l'Armée du Salut elle-même, se servent parfois de ces symboles.

Toutefois, il n'y a pas toujours eu unanimité en faveur des attributions que nous venons d'indiquer, comme on le verra plus loin. Mais commençons tout de même par exposer les raisons fournies à l'appui de l'interprétation qui a fini par prévaloir. En résumé, elles sont les suivantes :

L'homme, dit-on, est le symbole de l'Evangile selon saint Matthieu, parce que cet évangile commence par la généalogie *humaine* de Jésus (chapitre 1^e).

Le lion est le symbole de l'Evangile selon saint Marc, parce que cet évangile débute par l'histoire du précurseur, Jean-Baptiste, dont la voix est comparable à celle du *lion* : « C'est la voix de celui qui crie dans le désert. » (chapitre 1^e, verset 3).

*Le taureau*⁸ est le symbole de l'Evangile selon saint Luc, parce cet évangile s'ouvre sur la vision de Zacharie le *sacrificateur* (chapitre 1^e, verset 5) de la classe d'Abia, époux d'Elisabeth, « qui était d'entre les filles d'Aaron ».

⁷ Parmi les plus récentes et les plus curieuses figurations des évangélistes, on peut citer celle qui se trouve au-dessus de la chaire de l'église réformée du Bon Berger à Oosterbeek, en Hollande.

⁸ Henri ESTIENNE, en son *Trésor de la langue grecque*, fait observer que le mot grec qui signifie proprement *veau* se prend aussi pour *taureau*.

Il n'est pas indifférent de noter à ce propos ce que relève, par exemple, Jacques DUCHAUSSOY en ces termes : « Le taureau, au point de vue linguistique, nous fournit lui aussi une étymologie directe du mot « Dieu » dans de nombreuses langues européennes. Nous pouvons en effet constater que :

Taureau en sanscrit se dit	GO
— sumérien se dit	GUD
— iranien se dit	GAW
Dieu en scandinave se dit	GUD
— gothique se dit	GUTH
— german se dit	GOTT
— anglais se dit	GOD

Les deux formes modernes européennes du mot désignant la divinité : *Dieu* et *God*, remontent donc à une antiquité commune où elles désignaient chacune une conception différente de l'Etre suprême : la Force et la Lumière » (Jacques DUCHAUSSOY, *Le bestiaire divin*, Paris, 1957, p. 64).

L'aigle, enfin, est le symbole de l'Evangile selon saint Jean, parce que le prologue de cet évangile (chapitre 1^e) nous élève jusqu'au plus haut du ciel pour y regarder la *Lumière*, comme l'aigle regarde le soleil...

Voici, par exemple, comment saint AMBROISE DE MILAN, docteur de l'Eglise d'Occident (340-397), commente le premier chapitre de saint Luc :

« Il y avait, dit saint Luc, aux jours où Hérode régnait en Judée, un prêtre nommé Zacharie », et il (saint Luc) poursuit jusqu'au bout de cet épisode. C'est même la raison pour laquelle ceux qui veulent reconnaître dans les quatre figures d'animaux que révèle l'Apocalypse l'emblème des quatre livres de l'Evangile, tiennent que celui-ci est représenté sous les traits du taureau. Le taureau est la victime sacerdotale (cf. Lévitique 4 : 3) ; il y a donc relation entre le taureau et cet évangile qui, débutant par les prêtres, s'achève par le taureau chargé des péchés de tous et immolé pour la vie du monde entier. C'est Lui le taureau sacerdotal. Il est à la fois le taureau et le prêtre : le prêtre parce qu'il intercède pour nous — car « nous avons un avocat », et c'est Lui, « auprès du Père » (I Jean 2 : 1) —, le taureau, car son sang nous a purifiés et rachetés. Et voici une heureuse rencontre : « L'Evangile selon saint Matthieu, avons-nous dit, est moral : et il a été tenu compte de cette opinion, puisque la moralité se dit proprement de l'homme. »⁹.

Selon saint AUGUSTIN (354-429), pourtant disciple de saint AMBROISE, les quatre êtres vivants se répartissent d'une autre façon : l'homme c'est saint Marc, le lion c'est saint Matthieu, le taureau c'est saint Luc, et l'aigle c'est saint Jean. Ecouteons l'évêque d'Hippone :

« Dans le livre du prophète Ezéchiel, comme aussi dans l'Apocalypse de saint Jean qui a écrit l'Evangile que nous lisons, il est parlé d'un quadruple animal, de quatre êtres différents, présentant la ressemblance d'un homme, d'un bœuf, d'un lion et d'un aigle. Ceux qui ont exposé avant nous le sens caché des Saintes Ecritures, ont vu, pour la plupart, les quatre évangélistes dans cet animal ou plutôt dans ces animaux. Le lion est l'emblème de la royauté, car il semble être, en un certain sens, le roi des animaux à cause de sa puissance et de sa force effrayante. Cet emblème est attribué à Matthieu, parce que, pour établir la généalogie du Sauveur, il a suivi l'ordre de succession des rois, ses ancêtres, afin de montrer, en remontant jusqu'à la souche, qu'il était de la famille de David. Luc, au contraire, a pris pour point de départ le sacerdoce du prêtre Zacharie, et fait mention du père de Jean-

⁹ Saint AMBROISE, *Traité sur l'évangile de saint Luc*, prologue : 7. Il est peut-être utile de noter au passage que, par ailleurs et selon Jacques BASNAGE, saint AMBROISE est « le témoin unique qui dépose pour le culte des Anges dans l'espace de quatre cents ans » (cf. J. BASNAGE, *Histoire de l'Eglise* (Rotterdam, 1699), t. II, p. 1146).

Baptiste : on lui a attribué la figure du bœuf, parce que cet animal était la principale victime des sacrifices de la loi. *Marc* a reçu à juste titre l'emblème du Christ-Homme, car il n'a parlé ni de l'autorité des rois, ni de la puissance des prêtres : dès le commencement de son Evangile, il n'a fait que parler du Sauveur considéré comme homme. Ces trois écrivains sacrés ont traité un sujet presque exclusivement terrestre, c'est-à-dire ils se sont occupés de ce qu'a fait Notre Seigneur Jésus-Christ dans le cours de sa vie mortelle ; voyageant en quelque sorte avec lui sur la terre, ils ont dit peu de chose de sa divinité. Reste l'aigle ; c'est *Jean* lui-même, c'est cet apôtre qui a publié de si mystérieuses choses et contemplé fixement l'éclat de la lumière intérieure et éternelle de Dieu. Les aigles éprouvent, à ce qu'on dit, leurs aiglons de cette façon : le père les enlève avec ses serres et les expose aux rayons du soleil ; celui d'entre eux qui regarde sans hésiter l'astre du jour est reconnu comme le digne fils de ses ancêtres ; mais celui qui cligne de l'œil ou le regarde comme un enfant adultérin, et bientôt, loin de le soutenir, ou l'abandonne. Voyez donc quelles grandes choses a dû dire l'évangéliste comparé à l'aigle ! Et pourtant, nous qui traînons à terre, etc... »¹⁰.

Si nous remontons plus avant, vers les débuts de l'histoire de l'Eglise, nous trouvons encore des divergences d'attributions dans les quatre symboles, par exemple chez saint IRÉNÉE (? 130-202). Le fameux primat des Gaules, — si tant est qu'il l'ait été, ce que Basnage conteste¹¹ — estimait, lui, disciple de POLYCARPE et de PAPIAS, que si l'homme représente Matthieu et le taureau Luc, l'aigle représente Marc et le lion représente Jean. Quels sont les arguments d'Irénée ?

« L'un d'entre les Evangiles (celui de *Jean*) décrit la génération souveraine efficiente et glorieuse (de Jésus) : « Dans le principe était le Verbe et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. » (*Jean* 1 : 1) ; et encore : « Tout a été fait par Lui et sans Lui rien n'a été fait. » (*Jean* 1 : 3). C'est pourquoi cet Evangile est rempli d'une absolue hardiesse d'élan : tel est, en effet, son caractère.

« L'Evangile selon *Luc*, parce qu'il porte la marque du sacerdoce, commence par le prêtre Zacharie qui offre à Dieu un sacrifice (*Luc* 1 : 9). Déjà se préparait en effet le jeune et gras taureau qui serait sacrifié pour le plus jeune fils retrouvé (*Luc* 15 : 30 ; 15 : 12 ; 15 : 32).

« *Matthieu* raconte la génération du Christ comme homme. Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham, et encore : « Voici quelle fut la génération du Christ. » (*Matthieu* 1 : 1 et 1 : 8). Cet Evangile présente donc le Christ sous sa forme humaine ; c'est pourquoi dans tout cet Evangile le Christ est animé de sentiments d'humilité et demeure un homme de douceur.

¹⁰ Saint AUGUSTIN, *Traité sur saint Jean*, 36^e traité, 5.

¹¹ Cf. J. BASNAGE, *Histoire de l'Eglise*, t. I, p. 225.

« Quant à *Marc*, il débute par l'Esprit prophétique qui d'en-haut fond sur les hommes : « Commencement de l'Evangile... Comme il est écrit dans le prophète Esaïe... » (*Marc 1 : 1-2*). Il présente donc comme en plein vol une image ailée de l'Evangile. C'est pourquoi il donne son message en raccourci et à grands traits rapides, ce qui est bien la marque prophétique... »¹².

La lecture attentive de ces quelques citations montre avec quelle conviction des Pères de l'Eglise, sans doute en général très au courant des commentaires de leurs prédecesseurs, peuvent se fonder sur les mêmes passages du Nouveau Testament, sur les mêmes versets de tel ou tel chapitre, pour y voir ce qui s'applique aussi bien... tantôt à Jean et tantôt à Marc, tantôt à Marc et tantôt à Matthieu. Il n'y a guère que Luc qui soit inamovible.



Ce n'est pas tout, d'ailleurs.

En langage iconographique, on appelle *Tétramorphe* la réunion des quatre attributs des évangélistes en une seule figure. Des artistes de formation latine, quelquefois, de formation grecque, surtout, ont tenté par le tétramorphe de mettre en lumière cette idée que les quatre évangiles sont inséparables car au total ils ne font qu'un. En conséquence, à les en croire, nous aurions là une représentation figurative de Jésus-Christ plutôt que des narrateurs de son ministère.

D'où vient cela ?

Ayons de nouveau recours à saint IRÉNÉE, dans le même ouvrage cité : « ...Le Verbe artisan de l'univers, Lui qui est assis sur les chérubins » (*Psaume 80 : 2*) et qui maintient tout l'ensemble une fois manifesté aux hommes, nous a donné l'Evangile sous quatre formes, Evangile qui maintient cependant un seul Esprit. C'est ainsi que David implorant sa venue s'écrie : « Toi qui es assis sur les chérubins, apparaîs ! » (*Ps. 80 : 2*). Les chérubins, en effet, ont quatre figures et ces figures sont les images de l'activité du Fils de Dieu. »¹³. « En

12 Saint IRÉNÉE, *Contre les hérésies*, livre III, chap. XI, 8 ; trad. F. Sagnard, O.P. ; coll. Sources chrétiennes, n° 34, p. 193 et suiv.

ANDRÉ DE CÉSARÉE, archevêque de Césarée au VII^e siècle, que l'on considère comme l'un des premiers parmi les Grecs à avoir rédigé un commentaire de l'Apocalypse (dont on soutient qu'il s'inspire de celui d'ECUMÉNIUS), adopte en tout cas sur le problème des quatre animaux l'interprétation d'IRÉNÉE, qu'il cite : le lion signifie le courage et représente Jean ; — le taureau signifie la justice et représente Luc ; — l'aigle signifie la sagesse et représente Marc ; — l'homme signifie l'intelligence et représente Matthieu (cf. ANDRÉ DE CÉSARÉE, *Comm. sur l'Apoc.*, p. 106 et pp. 253-260).

13 Saint IRÉNÉE, *op. cit.*, chap. XI.

De nouveau, ANDRÉ DE CÉSARÉE emboîte le pas, pour ainsi dire : « Il est probable, dit-il, qu'il faut voir aussi dans ces figures l'office du Christ : par le lion, l'office royal ; par le taureau, l'office du sacrificeur, ou plutôt celui de la victime ; par l'homme, qu'il l'est, parmi nous ; par l'aigle, celui qui procure l'esprit de vie qui plane au-dessus de nous » (*op. cit.* ; traduction Violaine de Montmollin).

résumé — poursuit un peu plus loin Irénée — telle a été l'activité du Fils de Dieu sur le monde, telle aussi la forme symbolique de ces êtres animés ; et telle la forme de ces êtres, tel aussi le caractère de l'Évangile ; quatre formes d'êtres, quatre formes d'Évangiles, quatre formes d'activité du Seigneur sur nous. »

Quant à saint AMBROISE, il est beaucoup plus net encore lorsqu'il écrit :

« Beaucoup cependant pensent que c'est notre Seigneur qui, dans les quatre Evangiles, est figuré par les symboles des quatre animaux. C'est Lui, l'homme, Lui le lion, Lui le taureau, Lui l'aigle : l'homme, puisqu'il est né de Marie ; le lion, parce qu'il est fort ; le taureau, parce qu'il est victime ; l'aigle, parce qu'il est résurrection.

« Or les traits des animaux sont dessinés dans chaque livre de telle sorte que le contenu de chacun s'accorde avec leur nature, leur puissance, leur prérogative ou leur caractère merveilleux. Sans doute tout cela se rencontre dans tous ces livres ; et pourtant dans chacun d'eux il y a comme une plénitude de telle ou telle caractéristique. L'un a raconté plus au long l'origine humaine (du Christ) et formé la moralité de l'homme par des préceptes plus abondants ; un autre commence par exprimer la puissance divine de ce Roi fils de roi, force de force, vérité de vérité, dont les ressources vitales ont défié la mort ; le troisième prélude par un sacrifice sacerdotal et s'étend plus abondamment sur l'immolation même du taureau ; le quatrième a détaillé plus que les autres les prodiges de la résurrection divine.

« Tous ne sont donc qu'UN, et Il est unique en tous », comme on vient de le lire (*Colossiens 3 : 11 ou Ephésiens 4 : 6*). Il ne varie pas de l'un à l'autre, mais Il est vrai chez tous. »¹⁴.

Il est donc permis de supposer que lorsque les imagiers chrétiens ont, soit composé le tétramorphe, soit délibérément éliminé du tympan de quelque église la représentation visible du Christ pour n'y laisser subsister que les quatre êtres vivants symboliques, ils entendaient quand même honorer Jésus-Christ au-delà du quadruple témoignage rendu à sa messianité. Que l'on retienne, en effet, ces remarques qui datent du milieu du XVII^e siècle et qui sont de Jonas LE BUY : « ...D'autres entendent (par les quatre animaux) Jésus-Christ, duquel ils veulent que la nativité soit signifiée par la face de l'homme, la mort par la face du taureau, la résurrection par la face du lion, et l'ascension au ciel par la face de l'aigle.

« D'autres entendent aussi Jésus-Christ, mais représenté par le lion comme le roi de la tribu de Juda ; par le taureau comme le sacrifice de nos péchés ; par l'homme comme notre souverain sacrificateur, et par l'aigle, comme notre souverain voyant et prophète. »¹⁵.

¹⁴ Saint AMBROISE, *op. cit.*, prologue, 7.

¹⁵ Jonas LE BUY, *Paraphrase et exposition sur l'Apocalypse* (Genève, 1651), p. 121.

Mais les ministres et les professeurs de Genève qui firent état des hypothèses ainsi rapportées par Jonas LE BUY à la même époque¹⁶, estimaient que « c'est par un simple accommodement qu'on applique ces quatre faces à Jésus-Christ ».



La mention du tétramorphe nous amène à relier maintenant, comme on n'a pas manqué de le faire très souvent, la vision de l'Apocalypse de saint Jean (4 : 1-18) à la vision du premier chapitre d'Ezéchiel (versets 4 à 14). Exemple : « Si les quatre animaux de saint Jean — écrit le P. AUVRAY — semblent être devenus, dans la symbolique patristique, les types des quatre évangélistes, c'est cependant la vision d'Ezéchiel que la liturgie nous fait lire au jour de leur fête. »¹⁷

Voici le texte du prophète :

Soudain je vis un tourbillon de vent qui venait du nord, une épaisse nuée avec une gerbe de feu qui répandait son éclat de tous côtés. Au centre on voyait comme de l'airain poli, placé au milieu du feu. Au centre aussi, on voyait quatre êtres vivants, et voici quel était leur aspect : ils avaient une ressemblance humaine : chacun d'eux avait quatre visages, et chacun quatre ailes. Leurs pieds étaient droits, et la plante de leurs pieds était comme la plante du pied d'un jeune taureau ; ils étincelaient comme de l'airain poli. Des mains d'homme apparaissaient sous leurs ailes, sur leurs quatre côtés ; et voici comment tous les quatre avaient leurs faces et leurs ailes : leurs ailes se touchaient l'une l'autre ; quand ils marchaient ils ne se tournaient point, mais allaient chacun droit devant soi.

Quant à la forme de leurs visages, ils avaient tous quatre une face HUMAINE et une face de LION du côté droit ; tous quatre une face de BŒUF du côté gauche, et tous quatre une face d'AIGLE. Leurs faces et leurs ailes étaient séparées par le haut ; chacun avait deux ailes qui touchaient celles des autres et deux qui couvraient son corps. Chacun d'eux marchait droit devant soi : ils allaient partout où l'Esprit les poussait à aller, sans se retourner dans leur marche. L'aspect de ces êtres vivants était semblable à celui de charbons ardents et de torches enflammées : le feu flamboyait entre ces êtres vivants avec un éclat éblouissant et il en sortait des éclairs. Et ces êtres allaient et venaient, pareils à la foudre.

Il est clair que ce n'est point par hasard que le prophète, déjà, parle des quatre êtres vivants qui ont nom l'homme, le lion, le tau-

¹⁶ Cf. *Le Nouveau Testament traduit sur le grec*, avec notes et commentaires par les Ministres et professeurs de Genève (Amsterdam, 1569, chez Louis et Daniel Elzevier).

¹⁷ *La Sainte Bible* (Ecole Biblique de Jérusalem), Ezéchiel, trad. de P. Auvray (Paris, 1949), introduct. p. 19.



Cura Pastoralis pro ordinandoꝝ tentamine Collecta.



reau, et l'aigle. Mais faut-il s'en tenir à l'explication la plus simple, comme l'ont proposé les théologiens¹⁸ : « Détail des quatre faces : le *lion* est le roi des animaux sauvages, le *taureau* celui des animaux domestiques, l'*aigle* celui des oiseaux, l'*homme* celui de la terre entière. Les chérubins paraissent donc représenter la création avec toutes ses forces : l'intelligence qui agit (l'homme) et l'intelligence qui contemple (l'aigle) ; la puissance créatrice (le taureau) et la force destructrice (le lion). » ?

Ce serait faire table rase de considérations irréfragables.

La plupart des commentateurs bibliques modernes s'accordent à mettre en évidence la parenté qui existe entre les descriptions de la vision d'Ezéchiel et les attributs de figures symboliques assyriennes et babylonniennes, dont le Musée du Louvre possède trois échantillons (salle XXII) : des taureaux provenant du palais de Sargon II (721-705 avant J.-C.), à Khorsabad¹⁹. Chacun d'eux, à une grande échelle, rassemble curieusement sur un corps de taureau, le poitrail du lion, la tête de l'homme et les ailes de l'aigle. L'un des principaux spécialistes de la question, à l'heure actuelle, l'archéologue André PARROT, après avoir affirmé que les taureaux de Khorsabad, ces « êtres composites », sont « l'indéniable illustration de ce que la Bible a connu sous le nom de *Kerubim* » (= pluriel de *Kerub*), poursuit : « Les Assyriens n'étaient pas les créateurs de ces figures. Ils n'avaient fait que s'inspirer d'une iconographie plus lointaine, dont on peut suivre le cheminement à travers les siècles, sinon les millénaires. L'animal de Khorsabad est du VIII^e siècle avant Jésus-Christ. Avant l'an 2000, on connaissait déjà en plein monde sumérien le taureau androcéphale (= à tête humaine), couché placidement. Il ne lui manque que les ailes pour être l'exakte maquette du *Kerub* assyrien. »²⁰.

Les connaissances archéologiques d'aujourd'hui permettent donc de reporter bien plus haut dans l'Histoire qu'on ne le supposait naguère, les sources d'inspiration iconographique d'Ezéchiel, et l'on va voir que ce n'est pas fini. Incontestablement, la vision du « char de l'Éternel » (Yaveh), que le prophète eut à Babylone vers 585 avant Jésus-Christ, alors qu'il aurait rejoint dans l'exil ses compatriotes, utilise d'une manière à coup sûr étrange des créations de la mythologie païenne.

Doublement païenne, pourrait-on dire, car André PARROT recule encore les sources iconographiques, au-delà du taureau androcéphale sumérien, quand il ajoute : « Il y a mieux. Sur de nombreux monuments, on observe cette juxtaposition des deux êtres composites

¹⁸ *La Bible annotée par une société de théologiens et de pasteurs ; les prophètes*, II (Paris-Neuchâtel-Genève, 1889), *Ezéchiel*, p. 12.

¹⁹ Khorsabad = Dur-Sharrukin.

²⁰ *Le Musée du Louvre et la Bible* (Neuchâtel-Paris, 1957), p. 118 et suiv. — Statuettes du taureau sumérien au Louvre, salle II.

suivants : aigle léontocéphale et taureau androcéphale, aux prises. Mais les quatre éléments, ainsi groupés deux à deux, se retrouvent isolés sur d'autres documents, où l'on remarque un aigle et un lion combattant de concert contre un taureau qu'un homme s'efforce de défendre. De ces diverses constatations, on doit tirer cette conclusion que le taureau et l'homme, toujours amis, ont la plupart du temps à se défendre contre deux animaux de proie, lion et aigle, associés dans la malfaissance. En tout cas c'est la règle au début du III^e millénaire et l'on ne saurait qu'être étonné d'assister à une réconciliation qui s'exprime avec les Assyriens dans la fusion des quatre éléments, quelque deux mille ans plus tard. »²¹.

Il n'est sans doute pas superflu de noter certaines choses, en marge de ces intéressantes découvertes, à propos de la malfaissance légendaire du lion et de l'aigle contre lesquels s'unissaient l'homme et le taureau. Comment expliquer, par exemple, qu'une partie mérovingienne de la mosaïque qui orne le pavement de l'ancienne cathédrale de Lescar (Basses-Pyrénées), représente un bouquetin attaqué à la fois par un lion et par un aigle ?²². Ne convient-il pas simultanément de se souvenir des caractéristiques du *griffon* et du *sphinx* ? Le griffon est cet animal fabuleux, lion ailé à tête d'aigle, qui orne des monuments de toutes époques : on en modelait sur les briques émaillées de Suse comme on en gravait sur le sarcophage dit de Charenton-sur-Cher conservé au Musée du Berry à Bourges. L'aigle destiné à la Tour Saint-Jacques (Musée de Cluny) est un griffon. Quant au sphinx qui dévorait ceux qui s'avéraient incapables de résoudre ses énigmes, il possède sur le corps d'un lion avec des ailes d'aigle, tantôt la poitrine et la tête d'une femme, tantôt (comme à Suse) une tête d'homme...

Le premier bilan des investigations ne fait donc que rendre plus épais le mystère. Si, selon les Pères de l'Eglise, l'*aigle* de l'Apocalypse c'est Jean (ou Marc), le *taureau* Luc, le *lion* Marc (ou Jean), l'*homme* Matthieu (ou Marc), que doit-on comprendre ?

Voyons auparavant, dans d'autres sphères de recherches, s'il point un peu plus de clarté.



Tout le monde a entendu parler des *chérubins* et des *séraphins*, lorsqu'il est question des choses célestes et des anges. Bien des gens, il est vrai, s'imaginent que les termes sont synonymes. C'est une

²¹ André PARROT, *op. cit.*, p. 119.

²² Voir Emile MÂLE, *La fin du paganisme en Gaule* (Paris, 1950), p. 200, note 1.

erreur. Dans l'angélologie traditionnelle²³, à laquelle le Nouveau Testament fait quelquefois allusion (cf. Ephésiens 1 : 21 ; I Pierre 3 : 22), les séraphins et les chérubins font bien partie de la même « première hiérarchie » ; ils sont cependant distincts. On prétend que les séraphins excellent par l'amour, tandis que les chérubins excellent par le silence. C'est pour cela aussi que les peintres religieux, se conformant aux prescriptions d'un vieux Guide de la peinture (byzantine), représentent les séraphins avec six ailes et un flabellum (= un éventail) portant trois fois le mot « saint », — tandis que les chérubins sont représentés avec la tête seulement encadrée de deux ailes, et en général une tête d'enfant. On voit combien Byzance s'écarte des formes originelles.

La Bible ne mentionne qu'une seule fois, en les nommant, les séraphins : à propos de la vocation du prophète Esaïe (chap. 6 : 1-5). Une magnifique illustration de ce passage des Ecritures se trouve sur le tympan du petit portail sud de l'Eglise Notre-Dame-du-Port, de Clermont-Ferrand (seconde moitié du XII^e siècle). Sans trop nous attarder, disons qu'Alfred BERTHOLET²⁴ considère que les séraphins étaient la personnification de l'éclair zigzaguant (serait-ce « l'épée flamboyante » de Genèse 3 : 24 ?)²⁵. Edmond JACOB²⁶, du fait que la racine *srph* signifie : brûler, être chaud, opte pour une origine solaire ou du moins astrale des séraphins.

Les chérubins, eux, sont nommés une trentaine de fois dans l'Ancien Testament et une fois encore dans le Nouveau (Hébreux 9 : 5).

Parmi les principaux passages les concernant il convient de relever : la description du propitiatoire — cette plaque d'or pur des-

²³ La classification attribuée à DENYS L'ARÉOPAGITE comprend trois hiérarchies, comprenant elles-mêmes trois ordres ou chœurs : la 1^{re} hiérarchie est celle des Séraphins, des Chérubins et des Trônes ; — la 2^e celle des Dominations, des Vertus et des Puissances ; — la 3^e celle des Principautés, des Archanges et des Anges.

²⁴ *Histoire de la civilisation d'Israël*, trad. par Jacques Marty (Paris, 1929), p. 394.

²⁵ Qui sait s'il n'y aurait pas également quelque lien avec la colonne de feu guidant les Israélites (Exode 13/21), que l'on attribue à la tradition yahviste ? — En tout cas au portail, qui date du XI^e siècle, de l'église de Besse (Dordogne), on voit un séraphin « repoussant le mauvais archange qui tombe dans l'enfer » (cf. la revue *Le jardin des Arts*, n° 48, p. 763).

²⁶ *Théologie de l'Ancien Testament* (Neuchâtel-Paris, 1955), p. 55.

Il est intéressant de relire ce que dit CALVIN en commentant le début du chapitre 6 d'Esaïe : « ... (Esaïe) les appelle Séraphins à cause de leur ardeur. Quoique l'étymologie de ce mot soit assez notable, on en amène toutefois diverses raisons. Les uns disent qu'ils sont appelés Séraphins à cause qu'ils brûlent de l'ardeur de Dieu ; les autres parce qu'ils sont agiles comme le feu ; les autres parce qu'ils sont resplendissants. Quoi qu'il en soit, en cette description la splendeur de l'incompréhensible majesté de Dieu nous est démontrée comme par rayons, afin qu'en eux nous apprenions à considérer et adorer une gloire excellente et admirable. Plusieurs estiment qu'il y avait deux Séraphins, de même qu'il y avait deux Chérubins qui environnent l'arche ; je reçois volontiers cette opinion-là ; toutefois, je n'ose rien maintenir où l'Ecriture n'affirme rien. » (*Commentaires sur le prophète Esaïe*, par Jean CALVIN, édit. de Genève, 1572, p. 39 bis).

tinée à couvrir l'arche de l'alliance — ornée de deux chérubins d'or battu (Exode 25 : 17-22) ; et la description, dans le temple de Salomon, des deux chérubins en bois d'olivier recouvert d'or (I Rois 6 : 23-28 ; II Chroniques 3 : 10-13). Il est probable, du reste, que ces statues, d'une hauteur de 5 m. 60, furent réalisées par un artiste phénicien.

Les chérubins (= *Kerubim*) sont à rapprocher des génies mi-hommes, mi-animaux, des *Karibu* ou *Kuribu* des assyrio-babylonien chez lesquels, dit Edmond JACOB, ils désignaient : soit le fidèle adorant son dieu, soit le dieu intercesseur présentant la prière des fidèles au dieu principal. Dans ce second sens il s'agirait en quelque sorte de satellites de la divinité. Or, dans la Bible, les chérubins sont constamment chargés de veiller sur la majesté du Seigneur, attachés à sa personne sacrée pour ainsi dire. Ils sont aussi les « bénisseurs » de l'Eternel, selon Edouard DHORME, qui indique qu'en babylonien *Karâbu* = bénir²⁷. Ajoutons enfin d'Alfred BERTHOLET pense que les chérubins étaient primitivement la personnification des nuages d'orage, ce qui ressortirait assez bien de la lecture des versets 12 à 14 du chapitre 1^e d'Ezéchiel²⁸.

Lorsqu'on sait qu'Ezéchiel a inauguré le genre apocalyptique au service de la révélation scripturaire ; qu'il a été ainsi, à près de sept cents ans de distance, le précurseur et même « l'initiateur » de saint Jean, ainsi que le constate le P. AUVRAY, on ne saurait trouver audacieux le rapprochement entre la vision de l'apôtre et celle du prophète. Peut-être doit-on se demander, toutefois, si saint Jean n'a pas quelque peu mélangé les attributs des séraphins et des chérubins, quand il octroie six ailes à chacun des quatre êtres vivants et qu'il met dans leur bouche le chant de louange comme les séraphins d'Esaïe, chapitre 6, tandis que les quatre êtres vivants d'Ezéchiel restent silencieux ? Mais sans doute est-il plus sage de conjecturer simplement que les auteurs bibliques ont tous, successivement, usé avec une certaine liberté des emprunts qu'ils faisaient aux peuples voisins et qu'en cela aussi ils se sont refusés à se laisser asservir.



Il nous reste à relater une interprétation du chapitre 4 de l'Apocalypse chère aux partisans du système mythologique. Elle se trouve exposée avec brio par Richard HENNIG dans la XV^e étude de son récent livre²⁹, étude intitulée : « Les symboles des quatre évangélistes ».

²⁷ *La Bible*, tome I de l'Ancien Testament (Bibliothèque de la Pléiade), premier volume (Paris, 1956), cf. Genèse 3/22-24, note, p. 12.

²⁸ Alfred BERTHOLET, *op. cit.*, p. 236.

²⁹ *Les grandes énigmes de l'univers* (Paris, 1957) : « Les symboles des quatre évangélistes », p. 127 et suiv.

Pour cet auteur : « ...Ces quatre « Vivants » existent encore aujourd'hui dans les espaces de l'univers : les « yeux devant et derrière » sont les étoiles et il s'agit de quatre signes du Zodiaque situés à quatre-vingt-dix degrés l'un de l'autre. Le Lion et le Taureau se passent de commentaires : le « Vivant qui a le visage d'un homme » est le Verseau, l'un des signes du Zodiaque à figure humaine. Quant à l'Aigle, il n'appartient pas au Zodiaque. Rigoureusement parlant, le quatrième « Vivant » devrait être le Scorpion. Mais ce signe était honni des Anciens (...). L'Antiquité, naturellement superstitieuse, n'aimait guère avoir affaire à lui et il est très fréquent de voir les descriptions astrologiques anciennes remplacer le Scorpion par la constellation voisine, plus sympathique, de l'Aigle en plein vol, dont une étoile de première grandeur, Altaïr, est facile à observer. L'Apocalypse fit de même : elle remplaça le vilain Scorpion par l'Aigle, dont on fit plus tard le symbole de saint Jean. » (pages 128-129).

Afin d'étayer ces remarques, Richard Hennig précise que, pour les astronomes et astrologues babyloniens, les quatres signes du Zodiaque cités étaient les signes où entrait le soleil au début de chaque saison : le *Taureau* signe de l'équinoxe de printemps ; le *Lion* celui du solstice d'été ; le *Scorpion* celui de l'équinoxe d'automne ; le *Verseau* celui du solstice d'hiver. (Aujourd'hui, en raison « du mouvement dit précession des équinoxes dont la période est, en chiffres ronds, de 25.000 ans », les quatre signes de jadis ont depuis longtemps cédé la place à quatre autres : les Poissons, les Gémeaux, la Vierge et le Sagittaire).

Que faut-il penser, non pas des constatations scientifiques elles-mêmes, mais du support que l'on pense devoir en tirer pour dresser l'hypothèse sur les quatre « animaux » dont nous venons de nous faire l'écho ?

Quel que soit son respect pour les connaissances d'un savant, le profane observe pourtant plusieurs choses. De l'étude même de Richard HENNIG il ressort que, pour les besoins de la cause, le Verseau est identifié avec l' « homme », alors que ce signe n'est pas le seul des signes du Zodiaque à figure humaine. En second lieu, l'Aigle ne faisant pas partie du Zodiaque, il faut faire appel à des raisons extra-scientifiques pour expliquer sa présence en remplacement du Scorpion que ne nomment ni Ezéchiel, ni saint Jean. Du même coup, le parfait équilibre des quatre signes situés à quatre-vingt-dix degrés l'un de l'autre — comme le carré des évangélistes autour de l'image du Christ — est rompu. Mais il y a plus : Richard HENNIG, relayant JÉRÉMIAS, fait état de données astronomiques qui furent celles, nous dit-il, du « troisième et du quatrième millénaire avant Jésus-Christ », qui ont ensuite « considérablement changé », et cela pour expliquer — par l'effet d'un « conservatisme curieux » — les emprunts que

pouvait faire Ezéchiel au VI^e siècle avant Jésus-Christ, à Babylone... Enfin, pour affirmer sans plus que les yeux qui recouvriraient, selon le texte de l'Apocalypse, le corps et les ailes des quatre êtres Vivants sont les étoiles, il faut sinon oublier, du moins négliger le sens naïf d'un tel symbole, image classique de la connaissance illimitée et de la providence du Seigneur. Les quatre roues du char de Yaveh, dans la vision d'Ezéchiel (1 : 18) étaient également « remplies d'yeux tout autour »³⁰.

En somme, tout est loin d'être agencé à la perfection dans l'interprétation mythologique. Elle aussi exige beaucoup d'ingéniosité ! J'avoue qu'après avoir été saisi de ses dehors convaincants, je reste finalement frappé de son caractère conjectural.



A quelle conclusion est-il donc permis de s'arrêter ?

Nous sommes, au fond, en présence d'un double mystère. Le premier est d'ordre biblique : comment se fait-il que l'auteur de l'Apocalypse et le prophète Ezéchiel aient emprunté à Babylone, et par-delà, mais sans le savoir peut-être, aux Sumériens, un quadruple motif évocateur, dans des temps immémoriaux, de farouches antagonismes ? André PARROT³¹, essayant de justifier cette réconciliation antique entre le taureau et l'homme d'une part, et le lion et l'aigle d'autre part, se demande si, à un moment donné, « l'opposition irréductible (politique, théologique ou idéologique) qui avait marqué une des phases de la civilisation et non la moins brillante, puisque la phase sumérienne », aurait « totalement disparu » ? Mais cette supposition légitime n'explique pas et ne prétend pas expliquer l'emploi de ces figures par Ezéchiel puis par saint Jean.

Le second mystère est d'ordre exégétique et iconographique, à la fois : si les Pères de l'Eglise interprétant le chapitre 4 de l'Apocalypse se sont trompés, en ce qui concerne les animaux symboliques, et s'ils ont involontairement induit en erreur les imagiers depuis quinze cents ans, est-il possible d'entrevoir quelque autre exégèse ? Or, tout bien considéré, il faut avouer que saint AMBROISE, saint AUGUSTIN, saint IRÉNÉE, André DE CÉSARÉE, et à leur suite BEATUS et tant de leurs disciples conscients ou inconscients, paraissent avoir été obnubilés par le chiffre *quatre* et par le fait que, sur la terre, le rôle des évangélistes demeure prépondérant quand il s'agit de la connaissance

³⁰ « ...pour figurer (disait Jonas LE BUY, *op. cit.*) que les choses du monde ne sont point conduites par l'aveugle fortune, comme on dit et disent les païens et leurs semblables, mais par une très sage et clairvoyante direction. ». De même, chez les quatre animaux : « ...pour signifier la grande connaissance, prudence et intelligence dont ils sont remplis. »

³¹ A. PARROT, *Le Musée du Louvre et la Bible*, p. 119.

et de la louange de Jésus-Christ³². Il semble bien que ce soit à partir de ce *postulat* que les interprètes ont entrepris leurs démonstrations tendant à répartir avec vraisemblance les attributs à Matthieu, à Marc, à Luc et à Jean. La preuve c'est — nous l'avons déjà dit — qu'il y a eu désaccord dans les attributions, parfois, mais jamais sur le principe. S'il y avait eu accord total sur le principe, et sur les attributions, dans ce cas l'exégèse eût été sans doute inattaquable. Mais du moment que l'on a cru pouvoir soutenir que l'aigle représente Marc et non Jean, que le lion représente Jean et non Marc, que l'homme représente Marc et non Matthieu, il devient évident que la méthode pêche par quelque côté, même si l'unanimité se reforme autour du taureau (= Luc).

Ne faut-il pas considérer attentivement, de plus, que si le verset 7 du chapitre 4 de l'Apocalypse était suivi avec rigueur par les Pères de l'Eglise, par rapport à l'ordre canonique des livres du Nouveau Testament, la liste devrait être, toujours :

Le premier (lion) = Matthieu ;

le second (taureau) = Marc ;

le troisième (homme) = Luc ;

le quatrième (aigle) = Jean ;

quitte — évidemment — à ne pas chercher une autre explication dans le contenu de chaque premier chapitre ?

Or cette attribution à certains égards la plus élémentaire et la plus logique n'est ni celle d'AMBROISE, ni celle d'AUGUSTIN, ni celle d'IRÉNÉE, ni celle d'André de CÉSARÉE.

Qu'une liste ait fini par devenir quasi-officielle ; qu'une sorte de combinaison des commentaires d'IRÉNÉE, d'AMBROISE, d'AUGUSTIN ait prévalu, bref, qu'il n'y ait plus guère aujourd'hui d'hésitation quand on contemple le tympan de Moissac, de Charlieu ou de Chartres, voilà qui ne fait rien à l'affaire. Il a été convenu que... ; c'est tout. Il s'agit d'une simple convention.

Il va de soi que le doute repose aussi sur le fait que les quatre « êtres vivants » symbolisaient, pour certains, soit les perfections de Christ lui-même (humanité, puissance, sacrifices, résurrection), soit au XIII^e siècle, les qualités primordiales des chrétiens. Résumons-les, à titre documentaire :

Lion = force, vigueur et générosité ;

Taureau = patience, fermeté, constance, assiduité à exécuter les commandements de Dieu ;

Aigle = nature céleste, contemplative ;

Homme = douceur, bénignité, charité envers les fidèles.

³² Voilà qui relègue bien loin, par conséquent, le rôle des apocryphes (...et d'une incertaine tradition) dans la pensée des Pères, qui ne reconnaissent aussi que quatre témoins canoniques.

Dans une perspective analogue, on a conjecturé, parfois, que les quatre « êtres vivants » symboliseraient les quatre vertus dites cardinales, qui sont, comme chacun sait : la prudence, la justice, la tempérance et la force d'âme. La prudence relèverait de l'homme, la justice du bœuf, la tempérance de l'aigle, la force du lion... Mais ne sommes-nous pas ici en pleine gratuité ?

Convient-il d'établir une relation entre ces vertus chrétiennes animalement symbolisées, et, par contraste, les bêtes de l'Apocalypse des chapitres 12 et 13, cette fois, en tant qu'associées du diable ?...³³ Certains l'ont cru, puisque Jonas LE BUY rapporte cette interprétation complémentaire : « Il y en a d'autres qui entendent les magistrats chrétiens, opposés à la bête et aux faux prophètes, dont ils veulent que le premier qui est semblable à un lion représente ceux qui tiendront bon jusqu'à la révélation de l'Antéchrist ; le second, leurs souffrances et leurs martyres ; le troisième, leur rétablissement en la résurrection première ; et le quatrième, leur disposition et élèvement vers le Seigneur, lors de son glorieux avènement en jugement. » (...). « Mais finalement, Josephus Medus ANGLOIS, en sa Clef Apocalyptique, et quelques autres après lui, veulent que par ces quatre animaux soit représentée l'Eglise chrétienne, la compagnie entière des fidèles espandue es quatre parties de la terre », comme les enfants d'Israël rangés au désert derrière quatre bannières.

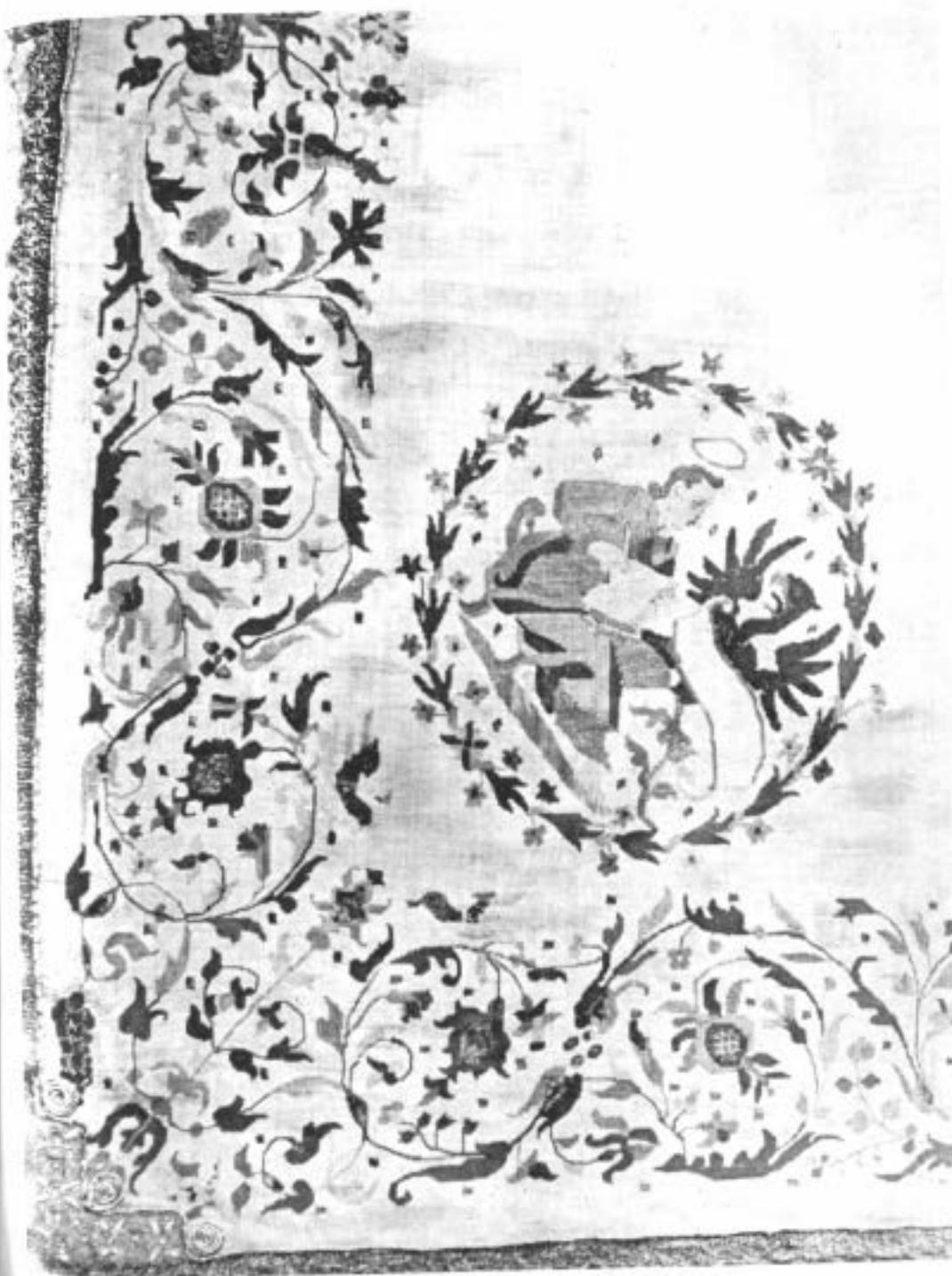
Il ne paraît pas indispensable de réfuter longuement cette opinion-là, fondée sur des témoignages non-bibliques³⁴, si du moins l'on persiste à invoquer les commentaires d'ABEN-EZRA sur le 2^e chapitre des Nombres, et ceux de BAR-NACHMAN ou de CHAZKUNI sur le troisième. Seuls ces auteurs, et non l'Ecriture elle-même, soutiennent que sur la bannière de Juda était représenté un lion, sur la bannière d'Ephraïm un bœuf, sur la bannière de Ruben un homme, sur la bannière de Dan un aigle. La Bible garde le silence, à ce propos. Or — et il est bon de souligner ici un aphorisme de J. LE BUY : « Il ne se trouvera point qu'ès visions que nous représente l'Ecriture, elle fasse jamais allusion à ce qu'elle nous a tû et dont elle ne nous a rien dit en aucun lieu. »³⁵



³³ Voir l'intéressant article de Jean HÉRING, *Les Vertus et les Vices*, dans la Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses de Strasbourg, n° 2, 1958, pp. 154-159.

³⁴ Voir Jonas LE BUY, *op. cit.*, pp. 121 ss. — Cf. aussi *Le Nouveau Testament...* (Elzevier) annoté par les Ministres et professeurs de Genève, qui reprennent le même argument.

³⁵ J. LE BUY ajoutait : « ...Le passage que sur cela on amène du Psalme 68, verset 11, et auquel verset on prétend que David parle de l'état du peuple d'Israël au désert et qu'il dit : *Tes animaux s'y sont tenus*, ne fait rien pour leur opinion. » Il s'agit en effet du troupeau, c'est-à-dire de la troupe (humaine), du clan sur lequel Dieu veillait, et non pas du bétail, à plus forte raison d'animaux emblématiques.



SANCTVS MARCVS ELIAN
GELISI



En définitive, c'est donc vers l'Ecriture Sainte qu'il faut se retourner pour essayer de percer par elle-même le mystère qu'elle renferme. Autrement dit : en dehors de ce qui a été mentionné jusqu'ici, à propos de quoi la Bible met-elle en avant le chiffre *quatre* ?

Si l'on élimine tous les textes où figure bien ce chiffre, mais, de toute évidence, sans rapprochement possible avec le quatrième chapitre de l'Apocalypse³⁶, voici pour les textes encore invoqués :

Il faut écarter l'idée d'une allusion aux quatre générations de la descendance d'Abraham (Genèse 15 : 16), lors de la promesse divine faite au patriarche, comme il faut écarter une allusion aux quatre générations de la descendance du roi Zacharie (II Rois 15 : 12).

Il faut écarter l'idée d'une relation entre les quatre animaux de l'Apocalypse et les quatre royaumes dans la vision de la statue expliquée par Daniel (ch. 2).

Il faut aussi écarter un rapprochement — qui se présente pourtant au premier abord sous un angle favorable — entre les quatre êtres vivants qui glorifient le Seigneur et les divers ministères qu'énumère saint Paul dans l'épître aux Ephésiens (4 : 5). En fait, il y en a cinq et non quatre : apôtres, prophètes, évangélistes, pasteurs et docteurs. On ne saurait, pour les besoins de la cause, réunir les deux derniers en un seul, pas plus que ramener à quatre les cinq éléments de la statue vue par Daniel (or, argent, airain, fer et argile).

Nous laissons enfin de côté une allusion aux quatre éléments : air, eau, terre, feu (au reste, si l'homme est lié à la terre, l'aigle à l'air, le taureau à la rigueur au feu, le lion a-t-il quoi que ce soit qui rappelle l'eau) ?

Venons-en à une dernière série de remarques :

Au chapitre 5, versets 8 et 9, de l'Apocalypse, il est dit : « Quand l'Agneau prit le livre, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant lui (...). Ils chantaient un cantique nouveau et ils disaient : Tu es digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux ; car tu as racheté pour Dieu des hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation... » Il y a là, sans aucun doute, *quatre* termes qui ne sont pas sans nous remémorer la prophétie de Jésus relative au Royaume des cieux : « Il en viendra de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi... » (Luc 13 : 29). On pourrait être tenté d'ajouter à ce rapprochement les diverses mentions, par la Bible, des *quatre vents* des cieux³⁶, car si l'Apocalypse paraît bien traiter d'eux

³⁶ Nous croyons devoir, toutefois, faire le relevé de ces textes à écarter afin de ne rien négliger :

Ancien Testament. — Genèse 2 : 10 : le fleuve se divisait en 4 bras : Pison, Guinot, Tigre et Euphrate. — Genèse 14 : 9 : 4 rois contre 5. — Genèse 47 : 24 : 4 cinquièmes de la récolte. — Exode 22 : 4 brebis pour une brebis volée. — Exode 25 : 12 : 4 anneaux d'or et 4 coins de l'arche de l'alliance. — Exode 25 : 1

à part quand elle mentionne, au chapitre 6, les *quatre cavaliers* ou les *quatre chevaux*, il ne faut pas oublier pourtant que c'est à la voix successivement des quatre « êtres vivants » que chacun de ces chevaux paraît. Or, le texte : Zacharie 6 : 5 à 8, assimile justement les quatre chevaux aux quatre vents³⁷. En combinant les données de ces divers passages bibliques, il paraît possible tout au moins d'établir les rapports suivants :

Apocalypse 4	Apocalypse 6	Zacharie 6 1 ^{re} énuméra- tion	Zacharie 6 2 ^e énuméra- tion	= vents
1 ^{er} animal : Lion	commande cheval blanc	chevaux roux	noirs	→ Nord
2 ^e animal : Taureau	commande cheval roux	chevaux noirs	blancs	
3 ^e animal : Homme	commande cheval noir	chevaux blancs	tachetés	→ Midi
4 ^e animal : Aigle	commande cheval livide	chevaux tachetés	rouges (= roux)	Occident ?

De ce tableau il ressort que les deux énumérations successives de Zacharie, d'abord aux versets 2 et 3, ensuite aux versets 6 et 7, n'observant pas le même ordre, il n'y a pas lieu d'objecter qu'une

25 : un rebord de 4 doigts. — Exode 25 : 34 : un chandelier à 4 calices. — Exode 26 : 2 : tenture de 4 coudées de large. — Exode 26 : 32 : 4 colonnes en bois d'acacia reposant sur 4 socles d'argent. — Exode 27 : 16 : *idem*. — Exode 38 : 2 : 4 cornes de l'autel. — Exode 39 : 10 : 4 rangées de pierres précieuses. — Lévitique 11 : 20 : 4 pattes d'insecte. — Deutéronome 22 : 12 : 4 coins du vêtement. — Juges 11 : 40 : 4 jours de deuil. — II Samuel 21 : 22 : 4 Philistins. — I Rois 18 : 34 : 4 cruches. — II Rois 7 : 3 : 4 lépreux. — I Chroniques 9 : 26 : 4 portiers. — I Chroniques 6 : 27 : 4 Lévites. — Proverbes 30 : 15 : 4 choses insatiables. — Proverbes 30 : 24 : 4 animaux très petits. — Proverbes 30 : 29 : 4 êtres du règne animal qui ont une noble démarche (lion, cheval, bouc et... le roi). — Esaïe 17 : 6 : 4 olives. — Jérémie 15 : 3 : 4 sortes de fléaux. — Jérémie 36 : 23 : 4 colonnes du rouleau. — Ezéchiel 14 : 21 : 4 châtiments. — Ezéchiel 40 : 41 : 4 tables. — Ezéchiel 43 : 15 : 4 coudées, 4 cornes. — Daniel 1 : 17 : 4 jeunes gens. — Daniel 3 : 25 : 4 hommes sans liens. — Daniel 7 : 1 à 8 : 4 grands animaux surgissant de la mer (lion ailé, ours, léopard, monstre) = 4 rois. — Amos 1 : 3 : 4 crimes. — Zacharie 1 : 18 : 4 cornes. — Zacharie 1 : 20 : 4 forgerons. — Zacharie 6 : 1 : 4 chars.

Nouveau Testament. — Marc 2 : 3 : 4 amis du paralytique. — Jean 4 : 25 : 4 mois jusqu'à la moisson. — Jean 11 : 17 : 4 jours. — Jean 19 : 23 : 4 parts. — Actes 10 : 11 : 4 coins de la nappe. — Actes 10 : 30 : 4 jours. — Actes 21 : 9 : 4 filles. — Actes 21 : 23 : 4 hommes ayant fait vœu. — Actes 27 : 29 : 4 ancre. — Apocalypse 7 : 1 : 4 anges.

Nous mettons à part ce qui a trait aux *4 vents des cieux* : I Chroniques 9 : 24 ; Jérémie 49 : 36 ; Ezéchiel 37 : 9 ; Daniel 7 : 2 ; 8 : 8 ; 11 : 4 ; Apocalypse 7 : 1. Voir aussi Psalme 104 : 4.

³⁷ On nomme Hippomancie la science divinatoire qui considérait le cheval comme exécuteur de la volonté divine.

contradiction irrémédiable rend illusoire un rapprochement avec l'ordre que l'on trouve dans Apocalypse 6. Et d'autre part, si l'on peut en dernière analyse admettre que les chevaux roux, dont parle Zacharie, représentent, par l'intermédiaire des vents, les jugements de Dieu sur l'Occident³⁸ — et non pas seulement sur la terre en général — on en déduirait ceci :

l'homme, qui commande au cavalier monté sur le cheval *noir*, concerne *le nord* ;

l'aigle, qui commande au cavalier du cheval « *livide* » (ou tacheté), concerne *le midi* ;

le taureau, qui commande au cavalier du cheval *roux* (ou rouge), concernerait *l'occident* ;

et par conséquent le *lion*, qui commande au cavalier du cheval *blanc*, concernerait *l'orient*.

Voilà ce qui apparaît, croyons-nous, lorsqu'on juxtapose les images qu'affectionne l'Ecriture Sainte dans le domaine en question. Quant à expliquer maintenant pourquoi tel « être vivant » est associé à telle couleur de cheval et à tel des points cardinaux, ce serait une entreprise des plus instructives mais qui nous entraînerait loin de la conclusion spécifiquement *biblique* à laquelle nous nous efforçons d'aboutir. Qu'il suffise d'indiquer une des directions dans lesquelles devraient s'effectuer les recherches : il se peut que le lien entre, par exemple, le cheval blanc et l'orient, provienne de ce que le cheval (blanc notamment) était dans l'antiquité un symbole vénusien, et que le jour se lève à l'orient tandis que l'éclat de Vénus pâlit à l'horizon...

Revenons à la vision de saint Jean dans le chapitre quatrième de l'Apocalypse : si ce que nous avons indiqué comporte un certain nombre de points acquis, les quatre « êtres vivants » qui entourent le trône du Seigneur³⁹ symboliseraient les rachetés du monde entier, ceux qui se rassembleront du Nord, du Midi, de l'Orient, de l'Occident, c'est-à-dire de toutes parts, de tous côtés⁴⁰, pour louer le Tout-Puissant au dernier jour. Ils seraient donc ensemble l'image de l'Eglise, dans sa diversité terrestre, qui joint sa voix à celle de l'armée des cieux symbolisée par les vingt-quatre vieillards⁴¹.

³⁸ Cette hypothèse est avancée par les commentateurs de la *Bible annotée* (Neuchâtel-Genève).

³⁹ André MALRAUX intitule très justement : *l'Eternel*, la reproduction du Christ en majesté de Moissac (cf. *Le Monde chrétien*, Paris, 1954, pl. 104 et 105).

⁴⁰ C'est cette idée-là, plutôt que celle des 4 points cardinaux, que propose le *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, article : Vent.

⁴¹ « La formule énigmatique "au milieu du trône et tout autour du trône" indique peut-être que les animaux sont placés, non aux quatre coins, mais au milieu de chacun des quatre côtés du trône. »... « (Les vingt-quatre vieillards) sont probablement une transposition des 24 divinités astrales des Babyloniens,

Ce n'est là qu'une hypothèse que l'on tente de substituer aux autres. Il subsiste en tout cas trop d'inconnues pour qu'il soit permis de faire montre de trop d'assurance. Mais l'interprétation proposée paraît avoir pour elle de cadrer avec le triomphe total de Celui auquel appartiennent, dans tous les siècles, le règne, la puissance et la gloire⁴².



Est-il utile qu'en terminant nous nous défendions d'avoir, bon gré, mal gré, justifié la réputation d'iconoclaste que l'on fait volontiers à tout huguenot qui se respecte ? A vrai dire, il faudrait que nous nous fussions exprimé bien mal !

Quand nous avons, dès le début, parlé d'*erreur*, nous n'avions en vue que l'établissement d'une tradition qui repose sur d'audacieuses — ou de courageuses, comme on voudra — conjectures de quelques Pères. Mais pour dissiper tout malentendu, précisons bien que l'*erreur* n'existe pas, ou tout au moins reste insoupçonnable, tant que les imagiers se contentent de transcrire ce qu'ils lisent dans l'Apocalypse. Le tympan de Moissac et ses dérivés ne véhiculent donc visiblement aucune supposition contestable, pas plus que n'en portent (en principe) aujourd'hui encore les représentations des quatre animaux, isolés ou ensemble, dont on laisse au spectateur le soin de découvrir le sens. L'*erreur* n'entre en scène et ne se perpétue que lorsque l'image est commentée dans la ligne traditionnelle. Quand un guide déclare, oralement ou par écrit, comme nous le faisons d'une manière machinale à la vue des quatre êtres vivants : « ...Voici les symboles des évangélistes », ce commentaire attendu, classique, fortifie une *légende*. Cette légende est proprement une chose qui *doit* être lue, qu'il *faut* lire (sans aucune garantie toutefois en ce qui concerne l'authenticité de ce qui a été embelli par les récits populaires). Et la légende apparaît, cela va de soi, dès qu'à côté de l'image de chaque animal ailé du chapitre 4 de l'Apocalypse, on lit sur une banderole le nom d'un évangéliste. La patristique triomphante, comme si l'on cherchait tout à coup à honorer d'un seul coup la mémoire de PAPIAS, de POLYCARPE, d'IRÉNÉE,

qui présidaient autant de constellations, 12 au nord et 12 au sud du Zodiaque. Réglant les époques de l'année (cf. les 24 heures du jour), elles portent la marque du temps, et sont représentées comme des vieillards. Le judaïsme a fait de ces divinités des serviteurs du Dieu unique, entourant son trône comme des conseillers. Cf. Esaïe 24 : 23. Ils n'ont pas de rapport avec les 24 classes des prêtres du Temple (I Chroniques 24) » (voir Apocalypse, notes sur le chap. 4, in : *Bible* dite du centenaire, Société biblique de Paris, 1928).

⁴² Citons encore, pour finir, le passage d'Aggée 2 : 6 à 9 : « Encore un court espace du temps, et j'ébranlerai les cieux et la terre, la mer et le continent. J'ébranlerai toutes les nations et je ferai affluer ici les trésors de tous les peuples, en sorte que ce temple sera rempli de ma gloire, dit l'Eternel des armées », etc...

d'AUGUSTIN et d'AMBROISE, dont les désaccords, sont, en la matière, nous l'avons dit, le signe de la fragilité des commentaires de chacun.

Erreur, petite erreur assurément ; erreur de détail qui ne porte point atteinte à la majesté de la scène apocalyptique pas plus qu'au talent des enlumineurs ou des tailleurs de pierre du Moyen Age. Erreur sans grande importance, puisque tant de millions de chrétiens n'ont jamais affaire à elle. Mais erreur indéracinable. Mil sept cents ans d'âge, environ, lui confèrent la pérennité. Car il est probable que si l'on perçait, demain, le mystère des quatre animaux, de telle sorte que l'explication traditionnelle s'effondrât sans discussion, elle survivrait à sa ruine.

Dès lors, la moindre erreur étant aussi vigoureuse, comment faire quand il s'agit d'extirper de grandes hérésies ?

NAPOLÉON PEYRAT

Poète des Pyrénées

par Joseph SALVAT *

MESDAMES,
MESDEMOISELLES,
MESSIEURS,

Je dois, avant tout, dire mes remerciements aux Méridionaux de Saint-Germain, qui ont bien voulu m'inviter à prendre la parole dans la bonne ville où Napoléon PEYRAT fut pasteur, et particulièrement à M. H. DE NATTES, qui a pris sur lui la peine d'organiser cette manifestation.

Mes remerciements vont aussi à M. le pasteur MARCEL, qui a voulu présider cette conférence, et à M. Raymond ESCHOLIER, qui m'a présenté à vous en des termes trop élogieux.

* Conférence donnée à Saint-Germain-en-Laye, Salle des Arts, sous la présidence du pasteur Pierre Marcel.

Né le 8 novembre 1889, à Rivel (Aude), Joseph Salvat fréquente les Facultés libres de Toulouse et l'Université de cette ville, où il obtient sa licence ès-lettres et son diplôme d'études supérieures méridionales.

Ordonné prêtre, il est nommé professeur de langue et de littérature occitanes et castillanes à la Faculté libre des Lettres de Toulouse.

L'abbé Salvat, qui a effectué plusieurs séjours en Espagne, est mainteneur de l'Académie des Jeux Floraux, majoral du Félibrige, correspondant de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Barcelone, et doyen du Collège d'Occitanie. Il se rattache à l'école occitane du Félibrige, fidèle à la doctrine de Mistral en faveur du fédéralisme politique et de la glorification de la langue occitane purifiée, devenue instrument de culture.

Il dirige la revue le *Gai Saber* et le *Collège d'Occitania* pour l'enseignement de la langue d'oc par correspondance, et enseigne au cours de vacances de l'Université de Barcelone.

Prédicateur et conférencier en langue d'oc, son œuvre veut être une « défense et illustration » de cette langue.

l'incipiales œuvres :

Etude sur Auguste Fourès et Anthologie (1927). — *Paraulas dins la nèit* (Sermons occitans à la T.S.F.) (1930). — *Paraulas crestianas* (1934). — *Gramatica Occitana* (1943). — Etude sur Godolin et Anthologie (1950).

Extrait du *Dictionnaire biographique français contemporain*,
Pharos, Paris, 1954.

Cela paraît une gageure que d'inviter un prêtre catholique à parler d'un pasteur protestant à Saint-Germain-en-Laye, dans la ville même où ce pasteur exerça jadis son ministère.

Mais, pour ma part, je n'ai pas hésité à accepter l'invitation. J'ai même été heureux de pouvoir y répondre. Car ce pasteur était un poète, et un poète de mon pays. Et puis, il avait une âme d'apôtre. Cela ne suffisait-il pas ?

Napoléon PEYRAT est une figure qui m'a toujours attiré, et je lui ai consacré de longues recherches. J'ai pu recueillir sur lui une abondante documentation ; j'ai lu ses œuvres, qui sont nombreuses.

Partout l'on m'a aidé : à Montpellier, auprès de la Faculté de Théologie protestante, car c'est là que se trouvent les registres, les dossiers, la bibliothèque de la Faculté de Théologie protestante de Montauban, où PEYRAT prit ses grades ; à Saint-Germain, auprès du pasteur lui-même de l'Eglise Réformée, où M. Pierre MARCEL m'ouvrit aimablement les Archives du temple.

Toutes mes recherches n'ont fait que grandir à mes yeux la noble figure de Napoléon PEYRAT.

Ce n'est pas du pasteur que je parlerai. Je ne parlerai pas davantage de l'historien. Je parlerai seulement du poète, et du poète des Pyrénées.

Mais, comment parler du poète des Pyrénées, sans dire un mot, ne serait-ce qu'en passant, du poète en général, et de l'historien, et du pasteur ?

Car, PEYRAT fut tout cela, avec une originalité marquée. Il constitue, en sa personne et en son œuvre, un bloc. S'il fut poète des Pyrénées, c'est qu'il était vraiment poète tout court, et historien de son pays, et apôtre convaincu.

I

SA VIE

La vie de Napoléon PEYRAT est facile à écrire. Lui-même a conté ses origines, son enfance, ses études (1809-1831)¹, et les épisodes de sa vie littéraire (1831-1847)². Sa femme, qui était aussi écrivain, a laissé le récit de son ministère pastoral et de sa mort³.

Napoléon PEYRAT est né dans une famille protestante des Pyrénées, aux mœurs patriarcales, aux Bordes-sur-Arise, petit village des environs du Mas d'Azil, chef-lieu de canton de l'Ariège. C'était le 20 janvier 1809.

(1) *Mémoires inédits de N. P.*, dans le journal occitan *Lou Lengadoucian*, 1892.

(2) *Béranger et Lamennais, Entretiens et Souvenirs*, Paris, 1862.

(3) *Napoléon Peyrat, poète, historien, pasteur*, par Eugénie PEYRAT, Paris, 1881.

Son éducation fut avant tout familiale. Mais son goût des lettres l'appela au dehors de très bonne heure.

Il fut étudiant à la Faculté de Théologie protestante de Montauban. Mais, là, il fréquentait une société lettrée qui développa beaucoup son goût de la poésie, et, quand il eut conquis ses grades en théologie, il partit un beau jour pour la Capitale.

C'était au lendemain de la Révolution de 1830.

Les débuts de sa vie à Paris furent plutôt pénibles et difficiles. Il fut accueilli par BÉRANGER, puis par SAINTE-BEUVE et LAMENNAIS. Mais cela ne le faisait pas vivre.

Il nous dit sa rencontre avec BÉRANGER :

*Ainsi pleurait l'oiseau de poésie ;
Le chansonnier l'accueillit sur son sein ;
Et d'une voix, d'émotion saisie :
Enfant, dit-il, prends ma coupe et mon pain.
Il convia l'espoir à cette fête.
Mais les chansons du vieillard immortel
Ne purent endormir la tempête ;
Et l'ouragan reprit l'oiseau du ciel.*

(*Les Pyrénées*, p. 17, *L'oiseau du ciel*).

Pauvrement logé à l'Hôtel de Tournon, rue de la Harpe, près du Boulevard Saint-Michel, il donnait des leçons pour vivre. Il consacrait ses loisirs à des études d'histoire, s'intéressant aux événements politiques et littéraires sous les marronniers du Luxembourg ou dans le cabinet de lecture de la rue de l'Odéon. Un jour, il accepta un préceptariat, à Bellevue, chez M. Fernand DENIS, bibliothécaire de Sainte-Geneviève. On était en 1833.

Il écrivit, d'un trait, sous le vent de l'inspiration, un magnifique poème, *Roland*, à l'occasion du départ d'un de ses amis pour Toulouse. Ce poème, signé d'un pseudonyme, NAPOL LE PYRÉNÉEN, parut dans une Anthologie romantique⁴. Mais la personnalité de l'auteur ne fut pas dévoilée. On ne devait le connaître que bien plus tard, quand il était déjà pasteur à Saint-Germain. Lui-même a écrit : « Après la Révolution de juillet, un jeune poète, qui se dérobait à demi sous le nom de NAPOL LE PYRÉNÉEN, parut quelques instants à Paris. Solitaire et triste, il ne laissa aucune trace ni dans la littérature, ni dans le monde, et rentra bientôt dans son désert. » (*L'Arise*, p. v).

Il fit avec son élève, en 1834, et seul plus tard, quelques voyages dans les Pyrénées, l'Ouest et le Sud de la France, puis reprit, à Paris ou en Charente, sa petite vie silencieuse de précepteur, consacrant ses loisirs à des études historiques et à des poèmes.

(4) *Poètes français vivants*, par AJASSON DE GRANDSAGNE, Paris, Bibliothèque populaire, 1833.

C'est en 1847, à l'âge de trente-huit ans seulement, qu'il reçut l'imposition des mains et entra dans le ministère, ayant été nommé cette même année à Saint-Germain dont il fonda l'Eglise, et où il devait demeurer jusqu'à sa mort.

Il épousa, vers 1850, une jeune fille des Alpes, qui avait vingt-quatre ans de moins que lui, qui lui donna plusieurs enfants et qui écrivit plusieurs livres, dont un consacré à son mari après la mort de celui-ci. Elle y a raconté, en termes d'une sincérité émouvante, la mort pacifique et chrétienne de Napoléon PEYRAT.

Le pasteur avait eu de cruelles épreuves : la mort de deux filles bien-aimées, et aussi le deuil de la patrie. A Saint-Germain, il fut témoin du siège de Paris, qui lui inspirait des strophes douloureuses :

*Quand Paris, quand la noble France
Montait, pour succomber, aux champs de Bougival,
Et mourait pour sa délivrance,
Moi, poète et pasteur, sur le coteau fatal,
Je pleurais, je chantais, et mon luth triomphal
Fulgurait encor d'espérance.*

(La Grotte d'Azil, p. 199, Le Mont Valérien).

Mais il ne quitta pas Saint-Germain, et il prit sa part des épreuves du siège. Il s'était attaché à votre ville, et il avait décidé d'y dormir son dernier sommeil. Il eût désiré retrouver son vallon pyrénéen, et sa grotte inspiratrice, mais il avait trop vécu auprès de la forêt.

*Mes deux filles échevelées
Ne ramèneront pas, d'ombre et de deuil voilées,
Dans la grotte d'Azil mes os mélodieux,
Ainsi qu'aux murs thébains les filles de Pindare
Portèrent l'urne et la cythare,
La grande lyre aussi du chantre aimé des dieux.
Je dormirai sous la feuillée
De la forêt brumeuse aux bises effeuillées.
Le Christ, ma foi, mon cœur, m'imposent cet exil.
Mais l'Arise étonnée et plaintive en son antre
Murmurera : Pourquoi mon chantre
Ne repose-t-il pas près des héros d'Azil ?*

(La Grotte d'Azil, p. 40, Larmissa).

C'est le 4 avril 1881 qu'il mourut, dans son presbytère, sans agonie, dans les bras de sa femme, et aussi, dit celle-ci, « dans les bras de son Seigneur ».

Il repose, avec toute sa famille, dans votre cimetière. Devant sa tombe, que domine la croix rédemptrice, j'ai eu quelquefois le bonheur de me recueillir et de prier.

De sa vie de pasteur, que pourrais-je vous dire, sinon que ce fut une vie toute apostolique ?

Ayant accepté en 1847 le poste de Saint-Germain, récemment créé par le Consistoire de Paris, il se fit consacrer et s'adonna aussitôt à son ministère, ayant une paroisse sur une étendue de quinze lieues, de Rueil à Vernon, « prêchant à des milliers de villageois réunis dans les prés, les vergers, les cours des bercails ». Cette étendue fut diminuée de moitié vers 1855 ; le pasteur de Saint-Germain desservait encore cependant Rueil, Maisons, la maison centrale de Poissy, l'Asile impérial du Vésinet. A Saint-Germain, où le pasteur habitait rue de Lorraine, le culte avait lieu dans un pauvre local de la rue aux Miettes, prêté par les Anglicans. C'est le 4 mai 1862 que Napoléon PEYRAT put inaugurer le temple actuel, « l'église des pauvres », disait-il : « Le jour était splendide, la forêt tout en fleurs et en parfums. » PEYRAT se trouvait heureux à Saint-Germain. C'est un si beau pays, dont le poète aimait contempler les horizons.

*Mais quand midi, sur mon horloge,
Sonne ses douze coups, en hâte je déloge,
Et je m'en vais joyeux par les champs et les bois :
Comme un pâtre blanchi, du haut de sa montagne,
 Je vois dans l'immense campagne,
Tous mes troupeaux épars et groupés sous leurs toits.*

*Paris, ses dômes et la Seine,
Serpent volumineux envahissant la scène
D'un cirque ovale immense aux verdoyants gradins,
Qui d'ilot en îlot se plie et se replie,
 Se berce et s'enchanté et s'oublie,
Reflétant dans ses flots ses magiques jardins.*

*Marly, Lucienne aux cent arcades
Qui de Versailles au loin allaient les cascades ;
Argenteuil, nid voilé de deux cœurs aux abois ;
Montmorency, qu'aimait l'Abélard de Genève ;
Maisons où vint Voltaire, et, contournant la grève,
 Poissy derrière les grands bois.*

(*La Grotte d'Azil*, p. 45, *Le Presbytère*).

II

SON ŒUVRE

L'œuvre de Napoléon PEYRAT comprend deux séries d'ouvrages, écrits et publiés, pour la plus grande partie, pendant son séjour à

Saint-Germain, où il menait « une vie d'ombre et d'humilité » : des ouvrages d'histoire et des recueils de poésies.

Il a écrit : *l'Histoire des Pasteurs du Désert* (1843), qui est celle des Camisards des Cévennes, *l'Histoire des réformateurs de la France et de l'Italie au XII^e siècle* (1860), *l'Histoire des Albigeois* (1870-1872, 1881), qui fut la grande œuvre de sa vie.

Je n'ai pas ici à faire l'étude critique de cette dernière œuvre qui aurait dû occuper six gros volumes, et dont la mort de PEYRAT interrompit la rédaction. Mais je ne peux la passer sous silence, étant donné qu'elle est la base principale de la poésie de Napoléon PEYRAT.

Il serait trop long d'exposer les événements tragiques qui résument cette histoire : la propagation de l'hérésie cathare dans le Midi de la France où régnait une civilisation courtoise d'une délicatesse raffinée ; l'insuccès des prédications ordonnées pour convertir les hérétiques ; l'assassinat d'un légat du Pape ; les hésitations des seigneurs du Midi devant la Croisade des barons du Nord, qui, à l'appel du Pape, se déchaîna sur le Comté de Toulouse et les terres d'Occitanie ; la lutte, qui dura plusieurs dizaines d'années, au cours desquelles la croisade religieuse se transforma progressivement en conquête politique ; la défaite du Midi dans les plaines de Muret, qui eut sa conclusion au traité de Paris de 1229, par lequel le pouvoir du roi de France s'établissait définitivement sur les terres occitanes, avec l'installation d'une administration centralisée, d'une université, et la spoliation des seigneurs du pays ; les soubresauts sanglants et inutiles par lesquels le Midi de la France essaya, à plusieurs reprises, de secouer ce joug qui lui pesait.

Voilà tout ce qu'a chanté Napoléon PEYRAT dans son *Histoire des Albigeois* : Cette histoire est plutôt un poème en prose qu'une histoire véritable. C'est une épopée. Son auteur est un disciple immédiat d'Augustin THIERRY et de MICHELET. L'œuvre manque de références exactes et ne répond pas aux exigences de la critique contemporaine. Elle est cependant une résurrection du passé. Voici comment l'historien l'annonce, en des termes où l'on croit entendre la voix éloquente de MICHELET :

« Nul historien ne s'était encore aventuré dans cette Josaphat albigeoise. Je suis entré pieusement dans le ténébreux labyrinthe des sépulcres aquitains. Je me suis établi avec amour, pendant de longs jours, de longues nuits, dans cette nécropole dévastée du Paraclet. J'ai interrogé ces morts avec un respect ému, avec une tendresse éplorée, comme on consulte des aïeux. J'ai ranimé, dans ma pensée, ces guerres, ces supplices, tous ces lugubres drames. J'ai recueilli les témoignages des champs de bataille, la plainte des ruines, le soupir des grottes, l'effroi des sépulcres, et de toutes ces voix du passé, de ces gémissements, de ces affreux silences, est sorti ce long et douloureux martyrologue. » (*Histoire des Albigeois* (1870), t. I, *Introduction*, p. 6).

III

LE POETE

Comme son histoire, la poésie de Napoléon PEYRAT sera surtout évocatrice. Elle ne sera pas descriptive. Le poète descriptif des Pyrénées serait plutôt Raoul LAFAGETTE, le poète de Foix, qui, dans les *Chants d'un Montagnard* (1867), dans *Pic et Vallée* (1883-1885), et dans *Symphonies pyrénéennes* (1892-1896), a célébré les cascades et les avalanches, les forêts de sapins et les scieries, la neige et les isards de ces pays enchanteurs.

Sans doute, Napoléon PEYRAT sait décrire certains paysages : Orthez avec ses gloires, Bagnères-de-Bigorre et le Vignemale, et les gens d'Ouest montreurs d'ours, et la fontaine intermittente de Fontestorbes. Mais il ne s'attarde pas devant les détails des paysages. Il a célébré, surtout, les drames de ces montagnes, dans *L'Arise* (1863), *Le Mas d'Azil* (1874), et *Pyrénées* (1877).

Napoléon PEYRAT aimait les Pyrénées. Ces montagnes avaient inspiré son premier chant épique, *Roland*. Il y disait à son ami *Timbal* :

*Et puis, voyez, là-bas, à l'horizon, voyez
Ces grands monts dans l'azur et le soleil noyés !
Leur incommensurable arête
Semblent un mur colossal du siècle des géants,
Dont les pieds sont battus par les deux océans,
Dont la foudre a rongé la crête.*

*C'est Charlemagne, ami, Roland le paladin,
Qui dentela ces monts, et de ce vaste Eden
Ebrécha les grandes murailles,
Qui sculpta Canigou, Marboré, Moradal,
Faisant en longs éclairs tournoyer Durandal
Dans ses gigantesques batailles.*

(*Les Pyrénées*, p. 99, *Roland*).

La plume de PEYRAT reprendra parfois ce thème qui l'avait si bien inspiré au début de sa carrière littéraire. Il parle, un jour, d'une jeune Pyrénéenne exilée dans la Capitale :

*Elle voit dans l'extase, ô douceurs sans pareilles,
Sa cabane qui fume au bord de la forêt.
Sa mère sur le seuil file une blanche laine,
Et sa sœur trait la chèvre à la mamelle pleine,
Et défend ses chevreaux qu'un vieux dogue effarait.
Puis sur l'âpre sentier pendant sur des abîmes,
Son père qui chassait sur les lointaines cimes,
Revient, le dos chargé d'un ours ou d'un isard,*

*Et traverse le Gave, où se courbe au hasard
 Un vieux pin dont son pied fait plier les arcades.
 La blanche Frazona, le vierge Marboré,
 Son gigantesque cirque aux fumantes cascades,
 Et là-haut dans la neige et dans le ciel doré,
 Le portail que Roland, pour envahir l'Espagne,
 D'un coup de Durandal ouvrit dans la montagne,
 Et d'où, comme un lion, sur le Maure abhorré,
 S'élança, rugissant, l'empereur Charlemagne !
 O monts, ô lacs, ô bois, ô pays adoré !*

(*L'Arise*, p. 110, *La Bergère de Gèdre*).

Ailleurs, il décrit trois dolmens semés dans la plaine au pied des monts :

*On trouve un dolmen sur Coudère,
 Un autre à Balignas, un autre à Frescati,
 Qui donc les a dressés, ces trois vieux blocs de pierre
 Dont la foudre et le temps bronzent l'orbe aplati ?
 Les fils de Gérion ? — Non, après leurs batailles,
 Roland, Renaud, les pairs aux gigantesques tailles,
 D'un antique océan ramassant ces galets,
 Se délassaient le soir. L'empereur Charlemagne
 S'asseyait au Vallier, et de cette montagne,
 Aimait à voir dans la campagne,
 Ses paladins joyeux qui jouaient aux palets.*

(*Les Pyrénées*, p. 97, *Les Trois Dolmens*).

Les Pyrénées l'enchantent, et, chaque fois qu'il voit de loin ses chères montagnes, c'est un éblouissement.

A propos du voyage dans le Midi qu'il entreprit avec son élève et la famille de ce dernier, en 1833, il écrit : « Mon cœur battit à m'étouffer, lorsque des hauteurs de Marmande, après une absence de trois ans, je revis les Pyrénées, dont les cimes neigeuses se confondaient à l'horizon lointain avec les nuages. »

De Bagnères-de-Bigorre, il s'échappa vers le pays de l'Arise où il passa huit jours : « Avec quel ravissement ne revis-je pas ma vallée natale ! »⁵.

Cette vallée de l'Arise, avec la célèbre grotte du Mas-d'Azil, où se passèrent de nombreux épisodes des guerres de religion, constitue l'un des deux pôles principaux de son inspiration pyrénéenne. Le deuxième, c'est la montagne sainte, qui, sur les flancs de Saint-Barthélemy, porte les ruines de Montségur, ce château fabuleux où l'on peut dire que se clôutra, en 1244, la Croisade contre les Albigeois.

(5) *Béranger et Lamennais*, p. 79.

IV

L'ARISE ET LE MAS-D'AZIL

L'Arise est une petite rivière pyrénéenne qui coule du sud au nord entre l'Ariège et le Salat, deux affluents de la rive droite de la Garonne. D'abord petit ruisseau, elle grossit avant d'atteindre la grotte du Mas-d'Azil.

Ce pays du Nescus est un pays tourmenté, où les routes ont peine à suivre les cours des rivières, celles-ci ne sachant où porter leurs eaux, vers la Garonne ou vers l'Ariège.

La langue elle-même y est imprécise, sur les limites du dialecte languedocien qui triomphe à l'est, vers Pamiers et Foix, et du dialecte gascon, qui domine à Saint-Girons, vers l'ouest.

C'est un pays propice aux embuscades, avec ses forêts, ses vallées encaissées, ses grottes. M. ESCHOLIER, dans son livre : *Maquis de Gascogne*, a conté la martyre du village de Rimont.

La reine de ce pays, reine mystérieuse et troublante comme une Atlantide, c'est, incontestablement, la célèbre grotte du Mas-d'Azil, que le torrent, négligeant d'autres parcours plus aisés qui s'offraient à lui, semble avoir voulu percer, pour s'y faire un passage à travers le massif du Plantaurel, avant de couler, apaisé, comme épuisé par son effort, dans une plaine riante qui le conduit doucement à la Garonne.

La grotte du Mas-d'Azil est une des plus belles curiosités naturelles du monde : c'est une galerie souterraine naturelle, longue de quatre cents mètres, large de trente mètres, ayant quatre-vingts mètres de haut à l'entrée. C'est là, à la grotte, que le poète aime à contempler son torrent, qui dans ses flots chante l'histoire des siècles :

*Plus haut, l'Arise n'est qu'un ruisselet sauvage,
Plus bas, qu'un gave obscur, qu'un agreste rivage ;
Mais là, son flot pur roule un poème divin.*

*Car c'est là qu'est sa grotte, et sous sa conque noire,
Chante un chœur immortel, mythe, épopée, histoire,
Cyrille et Velléda, Guilhabert et Calvin.*

(*Les Pyrénées*, p. 11, *Le Vallou Sacré*).

Aujourd'hui les hommes ont fait perdre à cette grotte une grande part de son mystère. L'Atlantide, elle, n'aura plus de secrets, maintenant que les puits de pétrole se multiplient au Sahara. Qu'auraient dit, s'ils avaient deviné les violations futures du mystère, les pionniers de notre Empire colonial, qui faisaient là-bas leurs Voyages de Centuriions ?

Napoléon PEYRAT s'indignait avec violence contre ceux qui installaient des forges et des usines à proximité de sa grotte. Qu'eût-il dit s'il avait vu les ingénieurs des Ponts-et-Chaussées établir dans la grotte une route balisée qui épouse le cours du torrent resserré ? Mais aussi il eût été heureux de pouvoir visiter les traces magnifiques de la préhistoire... et de l'histoire, que les fouilles ont révélées dans les flancs des rochers : gravures et dessins, crânes de grands ours, ossements, sans parler de la grande rotonde qui fut tour à tour chapelle chrétienne et temple des calvinistes.

La grotte du Mas-d'Azil est à trois kilomètres des Bordes, le village natal de PEYRAT. Il y est venu enfant, il y est revenu lors de ses retours au pays. Elle exerçait sur lui une attirance magique. Voici la description qu'il en fait, et qui laisse loin toutes les phrases des meilleurs guides :

« Vers le sud, au fond d'une gorge, s'ouvre une grotte : de sa bouche triangulaire et sombre, l'Arise sort en écumant. Ce torrent, tournoyant dans les entrailles de la montagne, comme un limaçon dans sa coquille, s'y est lentement creusé, au-dessus de son lit bruyant, des arcs, des corridors, de vastes salles. La façade ressemble à un monument cyclopéen. Au-dessus de sa bouche septentrionale règne un trottoir semblable à un balcon, mais qui n'a de balustrade que les broussailles pendantes sur l'abîme. Plus haut, sur les corniches du rocher troué comme un colombier, rient et volent perpétuellement des éperviers, des martinets, des nuées de corneilles... »

« La roche a deux portes : au sud, une haute et superbe arcade, par où l'Arise y pénètre en silence ; au nord, une déchirure béante, informe, mais qui de loin paraît triangulaire et d'où le torrent s'échappe en tumulte et comme effrayé des ténèbres de son gouffre. »

L'Arise, pp. 296 et 306.

Mais, pour Napoléon PEYRAT, ce qui compte, bien plus que le paysage, c'est l'histoire :

« Sanctuaire fatidique abandonné, les ours, dont on retrouve les squelettes mêlés aux ossements des hommes, y donnèrent asile aux Goths, aux Vaudois, aux Cathares, à tous les proscrits de Rome. C'est dans cette vaste nécropole que s'étaient renfermés les protestants de la montagne... »

L'Arise, p. 306.

Ce sont les traces de ces aïeux que le poète vient chercher dans la grotte ; ce sont ces aïeux qu'il y retrouve :

...*Fils des tribus bannies,*
J'ai vécu dans l'exil de leurs douleurs bénies.
J'ai demandé leur grotte à la biche des bois,

*Baisé le sol sanguin de leur guerre aux abois
 Et parfumé mon luth des roses de leurs tombes.
 Et la roche d'Azil, reine des catacombes,
 M'a vu cent fois, pensif, sous ses porches béants
 Ecouter dans la nuit les combats de géants,
 Les clamours des héros, ce grand drame des siècles
 Que la corneille en deuil chante, rauque, aux vieux aigles,
 Et que le doux ramier dans ces gouffres éclos
 Méle, en plainte infinie, au tonnerre des flots.*

(*L'Arise*, p. xi).

Un jour, le roitelet des Pyrénées est venu saluer le poète aux abords de la Forêt, loin de son pays ; il lui parle :

*Tu sais la grotte colossale
 Du Mas-d'Azil ;
 Sa conque est ma sonore salle,
 Mon doux exil ;
 Je chante sous son porche immense,
 Je jette à la vague en démence
 Mes gais concerts :
 Du mont mélodieux génie,
 Fifre aigu de la symphonie,
 Qui roule en cascade infinie
 Dans ces déserts !*

(*L'Arise*, p. 163, *Le Roitelet*).

Et le poète répond mélancoliquement au petit oiseau :

*Oh ! de la sainte catacombe,
 Gardien pieux,
 Fais ton nid dans l'antique tombe
 De nos aïeux !*

Que ne fera pas sortir le poète de cette grotte obscure par l'évocation de l'histoire, car il dit :

« La grotte est comme un colombier sauvage de chants sacrés, de proverbes populaires, et de poèmes symboliques qui sortiront de sa nuit comme ces nuées de colombes, de corneilles, d'éperviers, d'hirondelles, de roitelets qui tourbillonnent sur un fronton colossal. »

La Grotte d'Azil, p. v.

La grotte est une inspiratrice. Le poète l'interpelle avec son arche et sa roche effrayante qui garde dans ses flancs le secret du passé :

*Car, grotte, ce n'est pas ton onde
 Dont le ruisseau mugit comme un jeune océan !*

*Non, mais des siècles sourds c'est l'ouragan qui gronde
 Et remonte du gouffre à ton porche béant.
 L'oreille épouvantée entend dans tes entrailles,
 Un choc de chars d'airain, un fracas de batailles,
 Des accents de guerriers, de chevaux, de canons ;
 Les hymnes des martyrs, les sanglots des victimes,
 Et la fanfare des abîmes
 Proclamant des héros.., Grotte, dis-nous leurs noms !*

(*L'Arise*, p. 251, *La Grotte du Mas-d'Azil*).

Auprès de sa grotte aimée, le poète est venu chercher l'inspiration de ses chants, qui seront des chants de tempête :

*Voilà le poème des siècles
 Que le ramier soupire en doulooureux sanglots,
 Que la corneille en deuil scande, rauque, aux vieux aigles,
 Et l'ouragan des airs à l'ouragan des flots.
 Et moi, chantre rêveur, effaré sur ton gouffre,
 J'entendais le soupir d'un vieux monde qui souffre,
 Remontant de l'abîme à ton porche béant.
 Je criai dans ta nuit : Levez-vous, races mortes,
 Poussières, ossements, ombres, phalanges fortes,
 Le Christ, le Christ frappe à vos portes !
 Et tout un monde obscur se leva du néant.*

(*La Grotte d'Azil*, p. 15, *Prologue*).

Parmi ces races mortes, et ces phalanges fortes, Napoléon PEYRAT admire ses aïeux, ceux du Midi qui supportèrent au Moyen-Age l'assaut des soldats de la Croisade, de cette Croisade, qui, après avoir causé la ruine d'une hérésie, ce qui était peut-être un bien au point de vue social, causa la ruine de toute une civilisation, ce qui n'était nullement nécessaire, et qui pour nous, les héritiers de la pensée et de l'âme de nos ancêtres, fut un malheur.

C'est ce malheur dont le poète, le voyant Napoléon PEYRAT évoque le souvenir et les victimes. Il s'agit des bergers des Pyrénées auxquels le Christ lui-même, à la grotte du Mas-d'Azil, découvre ses tragiques catastrophes :

*Ils voient Toulouse en deuil, la triste Carcassonne,
 Lavaur, Muret, sanglants ; Béziers, où la mort sonne
 Le glas universel, le massacre commun,
 Et, gigantesque autel, Montségur qui s'embrase
 Sur les nuages, comme un vase
 Dont les anges de Dieu recueillent le parfum.*

(*L'Arise*, p. 252, *La Grotte du Mas-d'Azil*).

V

MONTSEGUR

Montségur ! Voici le deuxième pôle pyrénéen qui inspire les chants douloureux du poète.

Montségur ! M. Raymond **ESCHOLIER**, qui lui a consacré de belles pages, pourrait, mieux que moi, évoquer ce piton formidable, qui, à l'est du Mas-d'Aéil, sur les pentes nord des Pyrénées Ariégeoises, semble porter fièrement, aujourd'hui encore, des siècles d'histoire.

La Croisade contre les Albigeois était terminée. Le fils de **SIMON DE MONTFORT** avait cédé ses droits de conquérant au roi de France. Le comte **RAYMOND VII** avait signé le traité de Paris en 1229. Sa fille Jeanne avait épousé **ALPHONSE DE POITIERS**, frère du roi, et tout le comté de Toulouse devait revenir à la Couronne. Il y eut alors, cependant, des soubresauts.

Le siège et la prise de Montségur furent l'un des derniers épisodes. Là s'étaient réfugiés les derniers résistants, cathares ou catholiques, qui refusaient de se soumettre. Un jour de 1243, une troupe quitta le château pour aller dans la plaine lauraguaise massacrer des inquisiteurs. On décida de faire le siège de ce refuge pyrénéen, qui fut pris de vive force après un siège de plusieurs mois, en mars 1244, grâce à la trahison. Des parfaits au nombre de deux cents, ayant refusé de se convertir, furent brûlés.

A cet événement qui se réduit en somme à un épisode, tragique à la vérité, Napoléon **PEYRAT** donna une grande importance, lui consacrant presque tout un volume de sa monumentale *Histoire des Albigeois*.

« Montségur était oublié depuis six cents ans. Il s'était perdu dans la nuit du Moyen Age. On l'a retrouvé sur sa cime comme on a découvert Palmyre au désert. »

C'est **PEYRAT** qui parle ainsi dans le récit d'une excursion aux ruines du château. (*Histoire des Albigeois*, 1872, t. III, p. 411).

Sous la plume de **PEYRAT**, ces ruines ressuscitent, et, tout un passé se dresse devant nos yeux.

Dans une pièce d'une éloquence et d'une vigueur sans pareilles, le poète met en scène un vieillard et deux « harpéors ». Le vieillard, c'est **PEYRAT**, évidemment. Mais les « harpéors » sont aussi **PEYRAT** :

LE VIEILLARD

*Voilà la grande histoire et la sainte Epopée !
Célébrez nos martyrs ! Déplorez nos revers !
Mêlez-vous, éperdus, aux drames de l'épée !
Faites gémir en vous le cœur de l'univers !*

RAMON (*premier harpéor*)

*O Foix, ô Toulouse, ô Provence,
Qui vous vit et vous voit ! Le temps toujours avance !
Il reverdit vos bords, mais non pas vos débris !
Il ne refleurit pas nos os et nos ruines !
Et seul l'orage y pleure, et les pâles bruïnes,
Larmes des anges attendris !*

ALZEU (*deuxième harpéor*)

*O Foix, ô Toulouse, ô Patrie,
Morte mais souriante en ta tombe fleurie,
Martyre de l'esprit et de l'idéal pur !
Semez des lis ! Brûlez l'encens, l'hymne, l'éloge !
O mère, pour gémir ton saint martyrologue
J'irai m'asseoir sur Montségur !*

(*La Grotte d'Azil*, p. 100, *Les deux Harpéors*).

Ailleurs le poète évoque l'anachorète LARISSA qui vécut et mourut sur ces hauteurs. Mais l'anachorète, c'est encore PEYRAT lui-même qui eût rêvé de vivre ainsi près du ciel :

*Oh ! bienheureux l'anachorète
Larmissa, qui vécut et mourut sur ta crête,
Adorant, contemplant, célébrant tour à tour
Tes bois, tes monts, tes cieux, et du monde sensible
S'élevant au monde invisible,
Et de l'exil terrestre au céleste séjour !*

*Oh ! combien de fois quand la lune,
Pâle lampe d'airain, de sa coupole brune
Flotte sur Montségur, le colossal autel,
Je vis, ô Larmissa, resplendir dans les ombres
De longues cavalcades sombres :
La céleste épopée et le drame immortel.*

(*La Grotte d'Azil*, p. 186, *Les Pyrénées*).

Et je terminerai cet exposé de la poésie évocatrice de Napoléon PEYRAT par ces strophes aux montagnes pyrénéennes, montagnes veuves, montagnes éternelles, parmi lesquelles le poète pleure au souvenir de la patrie martyrisée, et qui lui servent d'escalier pour monter à la céleste patrie :

*Je vous aime, ô montagnes veuves.
Une âme est dans vos bois, un soupir dans vos fleuves,
Vos lacs roulent du sang, vos cascades des pleurs ;
Et vos glaciers sanglants où le soleil expire
Semblent l'échafaud du martyre,
Où pend, crucifié, l'ange de nos douleurs.*

*Salut, montagnes éternelles !
 Colossal escalier où se posent nos ailes !
 Gradins d'or et d'azur du divin Sinaï !
 Quand notre âme, de halte en halte, haletante,
 Monte à la coupole éclatante
 Où, de foudres voilé, repose Adonaï !*

La dernière strophe résume tout, groupant en une dernière invocation les deux pôles de l'inspiration du poète des Pyrénées :

*Ah ! vers les demeures célestes,
 Guidez le blanc vieillard, et ses colons agrestes,
 Et moi, chantre éplore de ce terrestre exil !
 Mais l'ombre éteint les monts où la lune retombe,
 Glissant de l'une à l'autre tombe,
 Du pâle Montségur au sombre Mas-d'Azil !*

(*La Grotte d'Azil*, p. 192, *Les Pyrénées*).

*
**

MESDAMES, MESDEMOISELLES, MESSIEURS,

J'ai terminé. Je vous ai parlé de Napoléon PEYRAT un peu comme pasteur, un peu plus comme historien, un peu trop peut-être comme poète.

Je ne vous ai rien dit de ses épreuves. Il en eut, comme nous en avons tous. Elles lui vinrent surtout de la part de ses nombreux anciens collègues et amis de la littérature française, et il a stigmatisé tous ceux qui l'avaient abandonné, même trahi, après promesses et serments.

Il eut aussi des joies, celles d'abord qu'un homme fier et loyal trouve dans l'accomplissement de son devoir.

Il eut d'autres joies, celles que trouvent toujours un historien dans la résurrection du passé, un poète dans les vers qui sont le langage sincère d'un cœur. Et PEYRAT, comme MUSSET, ne frappa que son cœur pour trouver le génie.

Mais il eut la plus grande des joies, la plus ineffable des joies, quand frappèrent à sa porte, à Saint-Germain, deux jeunes poètes, Louis-Xavier DE RICARD, le vrai fondateur du Parnasse, et Auguste FOURÈS, le félibre de Castelnau-dary, qui, s'il n'était pas mort trop jeune, aurait pu être le Mistral du Languedoc.

Le contact fut tout simplement splendide, entre le solitaire de Saint-Germain déjà sur le déclin de sa vie, et les poètes du renouveau occitan.

Déjà Napoléon PEYRAT connaissait quelques vers de FOURÈS. Et ces vers l'avaient enchanté. C'était *L'Epée du XIII^e siècle*, *L'Espaso del segle tretzenc* :

Un métayer, en défrichant une sierra escarpée du côté de Fanjeaux, déterre une épée du XIII^e siècle. FOURÈS anime cette épée, hideux instrument de conquête ; il la montre dressée en pleine clarté, affreuse et nue, répandant l'effroi dans l'air, pareille à une vipère étonnante, qui, vers le soleil et l'azur, se tord, pleine de venin et jalouse. Mais voilà que, devant cette horrible vision, la liberté meurtrie s'est levée, forte de nouveau, au milieu d'une magnifique clarté. L'épée a peur, elle se courbe, elle s'enfonce à nouveau dans la terre : l'horreur fuit devant le soleil.

La poésie du troubver lauraguais allait droit à son cœur, et, agissant sur lui comme par une sorte de magie, lui rappelait sa langue natale qui montait à ses lèvres :

Le 6 mai 1876, il avait envoyé à FOURÈS ces vers qui sont encore inédits, et dont je vous ai réservé la primeur, mes chers Méridionaux, mes chers auditeurs de Saint-Germain. Ils sont écrits d'une main tremblante, mais sûre, en une strophe magistralement bâtie, de celles qu'affectionnait le poète des Pyrénées.

En voici d'abord la traduction française :

A MONSIEUR AUGUSTE FOURÈS,

L'Historien de l'Albigeois, à FOURÈS, son ami et la fleur des poètes, envoie son portrait ! Et son salut aux troubadours qui, de la viole des aïeux, font retentir les cordes d'or, au beau pays lauraguais.

Saint-Germain, 6 mai 1876.

AL SENHOR AUGUSTO FOURÈS,

L'Istourian de l'Albigés,

*A Fourès, soun amic, et la flou dels cantaires,
Emboyo soun imatge ! — Et l'salud als troubaires
Que fan, de la biolo dels Paires,
Brounzi lous nerbis d'or, al gentilh Laouragués.*

N. P.

Que se dirent, à Saint-Germain, près de la Forêt, dans la Forêt peut-être, ou peut-être sur la Terrasse, en cette fin d'année 1876, PEYRAT et ses amis ?

Il est aisé de le comprendre, quand on lit, dans la Préface de *Pyrénées*, le volume de vers qui parut l'année suivante :

« Maître, m'ont dit quelques félibres septimaniens, découvrez-nous nos origines, quels sont nos aïeux. — Vos aïeux, ce sont les héroïques troubadours des XII^e et XIII^e siècles. Toute renaissance suppose une mort, un martyr qui se réveille dans son tombeau. Or, cette grande et sainte martyre, c'est l'Aquitaine. Comme l'Ers pyrénéen descend des trois gouffres volcaniques du Thabor, notre poésie descend des guerres de la Patrie, des orages du Paraclet. Les Provençaux s'arrêtent

au roi RENÉ, les Catalans au roi DON JAIME. Ils puisent l'onde du marais au lieu de la recueillir à la cascade, dans la nuée. Derrière est un monde d'héroïsme et de douleur. Il en sort des tempêtes. Mais ces nuages voilent la source sainte. C'est notre Siloé.

« Les poètes doivent donc remonter au XIII^e siècle, et se rattacher aux chantres héroïques de la Défense nationale, à tous ces troubadours qui, selon PÉTRARQUE, firent de leur harpe une épée. Nous plaçons à leur tête la grande figure de RICHARD COEUR DE LION, qui devait être l'Achille de l'Aquitaine. Les sirventes de BERTRAN DE BORN, de CARDINAL, de FIGUERAS, de MONTCUIC, de MARVEJOL, de LABARTA, de PALLASI, de TOMIÈRES, de CAVALHON, de MIRAVAL, de CARBONNEL, de SALVATGE, et de cent autres, forment un merveilleux romancero de notre guerre et de notre martyre. L'épopée patriotique et chevaleresque de Guilhem DE TUDELLA, complétée par les historiens romans de notre siècle, est notre Iliade et notre Genèse. »

(*Les Pyrénées*, p. vi, *Préface*).

A ceux qui sont désormais ses disciples, Napoléon PEYRAT propose le travail de résurrection de la Patrie romane, dont la capitale historique sera Toulouse, dont le symbole sera Montségur, sanctuaire et sépulcre de la Patrie.

« La chute de Montségur doit être pour les Aquitains ce qu'est pour les Juifs la ruine de Jérusalem, l'objet d'une commémoration funèbre, filiale, nationale, perpétuelle, éternelle. « Jérusalem, si je t'oublie, que ma droite s'oublie elle-même ! que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi, si je ne fais de toi le continual sujet de mes cantiques et de mes gémissements », chante le psalmiste de l'Exil ! »

(*Les Pyrénées*, p. xvi, *Préface*).

L'inspiration de PEYRAT devait être celle de FOURÈS et de tous les disciples de celui-ci ; disciples parfois inconscients, mais non moins authentiques, comme ceux de langue française, tels que Maurice MAGRE, le duc de LÉVIS-MIREPOIX, Raymond ESCHOLIER, et Pierre GARDELLE, Pierre BENOÎT ; de langue allemande, comme Otto RAHN ; de langue anglaise comme Hanna CLOSS et Nina EPTON ; disciples authentiques et conscients s'ils écrivent en langue occitane, qu'ils soient de Provence, comme Félix GRAS et Marius ANDRÉ, de Catalogne, comme BALAGUER, de Gascogne, comme Philadelphe DE GERDE, de Languedoc surtout, comme Antonin PERBOSC, Prosper ESTHIEU, Louisa PAULIN et Denis SAURAT. Et je ne parle que des morts.

Combien, parmi les vivants, et je m'honore d'être de ceux-là, sont, par leurs maîtres, les disciples de Napoléon PEYRAT, le chantre éperdu de la grotte du Mas-d'Azil et du château de Montségur, le chantre des Pyrénées !

CALVIN, L'ARGENT ET LE CAPITALISME

par André BIELER *

On a dit de CALVIN, tantôt pour en faire l'éloge, tantôt pour le lui reprocher, qu'il était l'un des pères du capitalisme moderne.

J'aimerais vous présenter, pour commencer, quelques-uns des arguments que l'on a développés pour soutenir cette thèse.

J'aimerais vous faire connaître ensuite très rapidement la pensée de CALVIN sur l'argent et le prêt à intérêt et son attitude à l'égard du capitalisme naissant du XVI^e siècle.

Cela nous permettra, pour terminer, de distinguer ce qu'il y a de juste et ce qu'il y a de faux dans les théories mentionnées, et de conclure enfin en dégageant ce qui, selon nous, demeure encore valable sur ce point particulier de l'enseignement du réformateur.

Voici donc, pour commencer, quelques-unes des théories les plus connues qui font de CALVIN l'ancêtre du capitalisme.

Quelques sociologues du siècle passé ont été impressionnés par la démonstration de Karl MARX, qui tend à prouver que seuls les rapports économiques que les hommes entretiennent entre eux déterminent leurs croyances. Pour contredire cette doctrine, ces sociologues ont essayé de prouver le contraire, c'est-à-dire de montrer que c'est la religion qui est à l'origine des phénomènes économiques.

Leur zèle un peu naïf les a poussés à exagérer les déductions qu'ils devaient tirer à partir de faits incontestables.

Le premier d'entre eux, Walter SOMBART, s'est efforcé de prouver que l'influence extraordinaire que les Juifs ont toujours exercée sur le développement de la vie économique était due à leur religion. Et le calvinisme, ajoutait-il, tout simplement, a eu une influence identique parce que la religion de CALVIN a conservé toutes les caractéristiques du judaïsme !

A peu près à la même époque, Max WEBER devait édifier une fameuse théorie, qui est devenue classique et qui est encore très répandue aujourd'hui.

* Conférence donnée en l'Aula de l'Université de Genève, sous les auspices de la Faculté des Sciences économiques et sociales par le pasteur André BIELER, licencié ès sciences sociales. — On consultera avec fruit, sur le même sujet traité d'une manière toute différente, Auguste LECERF, *Etudes Calvinistes*, pp. 99 ss. : *Calvinisme et capitalisme*, Delachaux et Niestlé, Série théologique de l'actualité protestante. (N.D.L.R.).

Max WEBER a fait des statistiques. Il a constaté que les pays protestants bénéficiaient au XIX^e siècle d'un développement économique beaucoup plus avancé que celui des pays catholiques. Il en a tiré la conclusion que cette avance était due à l'apparition chez les protestants d'un esprit particulier, l'esprit capitaliste, qui est lui-même une caractéristique de l'esprit calviniste.

Qu'entend-il par esprit capitaliste ? Il ne faut pas confondre celui-ci, dit-il, avec la passion du gain ou la cupidité. Celles-ci ont existé déjà bien avant l'apparition du capitalisme, de même que les grosses fortunes. Mais les richesses étaient accumulées à seule fin d'être consommées.

Ce qui caractérise l'esprit capitaliste, dit Max WEBER, c'est que, bien loin de conduire à la consommation des biens amassés, il pousse au contraire à les épargner, tout en stimulant l'ardeur au travail de celui qui les possède.

Et pour qu'un système général, tel que le système capitaliste, ait pu prendre naissance et se développer, il fallait que l'esprit capitaliste, cet esprit d'épargne et de labeur acharné, ne fût pas l'apanage de quelques individus seulement, mais de tous les membres d'une même société, du haut en bas de la hiérarchie du travail. Or, dit Max WEBER, seule une attitude religieuse commune à tout un peuple pouvait être capable de donner à chaque individu un comportement identique.

Si l'on constate, par conséquent, que l'esprit et le système capitalistes se sont développés avec l'apparition du calvinisme et dans les populations réformées surtout, c'est qu'il y a une relation étroite entre cet esprit capitaliste et l'esprit calviniste.

Qu'y a-t-il donc d'exceptionnel dans le calvinisme qui ait pu engendrer cet esprit particulier ?

CALVIN, dit Max WEBER, fait opérer à l'histoire un véritable tournant, parce qu'il a réussi à faire sortir des cloîtres et des monastères, où il s'était enfermé, l'antique ascétisme chrétien, pour le projeter dans la vie du siècle. Il a sécularisé l'ascétisme.

Tandis qu'autrefois, en effet, les hommes ne travaillaient que pour satisfaire leurs besoins immédiats, et consacraient le reste de leur temps à la prière et à la contemplation, le calvinisme a élevé au rang de pratique religieuse l'accomplissement du labeur quotidien. Le travail devenant ainsi une œuvre de Dieu, une liturgie, mobilisait pour son achèvement les forces intérieures les plus puissantes de l'homme. Et comme à cet esprit d'entreprise fécondé par la foi s'ajoutait une sobriété rigoureuse, la production ainsi stimulée devait rapidement dépasser la consommation et créer de l'épargne en quête d'investissement.

Pour illustrer cet esprit nouveau, et appuyer sa théorie, Max WEBER cite les aphorismes d'un Benjamin FRANKLIN, en qui il prétend voir l'image d'un calviniste authentique.

En voici quelques-uns :

« Rappelle-toi que le temps, c'est de l'argent. Rappelle-toi que le crédit, c'est de l'argent. Il faut être attentif à tous les actes insignifiants qui favorisent le crédit d'un homme. Rappelle-toi que l'argent est prolifique et productif. Celui qui tue une truie anéantit tous ses descendants jusqu'au millième. Celui qui détruit une pièce de cinq shillings anéantit tout ce qu'elle aurait pu produire, des colonnes de livre sterling. »

Poursuivant son analyse, Max WEBER constate que l'esprit capitaliste, s'il est issu du calvinisme, a rapidement revendiqué son indépendance et s'est détaché petit à petit de la vie religieuse qui lui avait donné naissance et qui exerçait sur lui un certain frein, lui fixant des limites. Il s'est finalement à ce point émancipé de la religion qu'il s'est en fin de compte retourné contre elle pour exploiter ceux qui la pratiquent.

C'est ainsi, dit Max WEBER, que l'esprit capitaliste n'a pas hésité à tirer profit de l'esprit religieux des ouvriers en spéculant sur leur résignation à la souffrance. Chaque fois qu'il l'a pu, il a utilisé de préférence, je cite Max WEBER, « ceux qui se prêtaient à son exploitation pour des raisons de conscience ». Enfin, totalement émancipé de la foi qui l'avait engendré, l'esprit capitaliste a donné naissance à ce type d'hommes d'affaires froids et lucides qu'il qualifie de « *Fachmenschen ohne Geist, Genussmenschen ohne Herz* », techniciens sans âme et jouisseurs sans cœur.

D'après Max WEBER, on retrouve dans l'esprit capitaliste sécularisé, jusque dans ce qu'il a de plus excessif, les caractéristiques de l'esprit religieux du calvinisme, ce mélange d'ardeur froide et d'austérité.

Peu après l'étude de Max WEBER, paraît un ouvrage du théologien allemand Ernst TRÖLTSCH. Cet auteur prétend que le comportement libéral de CALVIN à l'égard du capitalisme naissant, et son attitude révolutionnaire à l'endroit du prêt à intérêt, qui, avant lui, avait été condamné par tous les théologiens, tiennent essentiellement à deux causes. D'abord, tandis que LUTHER et les catholiques avaient conservé intact l'idéal médiéval d'une économie féodale, agricole et artisanale, CALVIN, au contraire, avait parfaitement saisi les exigences nouvelles de l'économie commerciale des centres urbains. Ensuite, LUTHER et les catholiques avaient sous les yeux et le condamnaient le grand capitalisme déjà très puissant qui prenait possession des gouvernements. Qu'on se rappelle comment le trône impérial avait été mis aux enchères par la haute finance et à quel prix les banquiers de CHARLES QUINT l'avaient finalement arraché aux financiers endettés de FRANÇOIS I^r. CALVIN, au contraire, se trouvait à Genève en face d'un capitalisme limité et contrôlable à la mesure de la petite cité. Ce capitalisme mesuré, ainsi assimilé par la morale calviniste, devait

par la suite s'infiltre et se propager dans tous les pays réformés. Pour TRÖLTSCH, donc, le capitalisme n'est pas né du calvinisme, mais il a été en quelque sorte acclimaté, grâce à la morale calviniste, dans les pays qui adoptèrent la Réforme.

L'historien français Georges GOYAU a repris les thèses de TRÖLTSCH et de WEBER pour les critiquer. Il est évident, dit-il, que le calvinisme a engendré à Genève d'abord, puis dans les pays calvinistes ensuite, l'esprit capitaliste. Mais il n'est pas nécessaire de recourir aux laborieuses théories de ces savants pour expliquer ce phénomène. Ce qui caractérise avant tout le calvinisme, dit-il, c'est l'individualisme. Or l'individualisme religieux, en se sécularisant, devait nécessairement favoriser un régime économique où l'intérêt de l'individu passe avant celui de la collectivité. C'est l'individualisme farouche de la Réforme qui aurait engendré l'individualisme absolu du capitalisme.

Pour déceler cet individualisme à l'œuvre chez les protestants genevois, Georges GOYAU cite l'opinion de l'archéologue Raoul ROCHE, qui écrit en 1820 : « L'intérêt est le dieu des Genevois ; et tandis que CALVIN se morfond dans sa solitude, celui-là trouve un ministre dans chaque individu... Leur esprit est constamment tendu vers un profit quelconque, le savoir est encore pour eux une branche de commerce. »

Cette opinion, dit GOYAU, est nettement exagérée ; mais dans le fond elle explique bien ce qu'il veut démontrer. « On ne peut traiter d'avares, poursuit-il, ni surtout d'idolâtres de l'argent, ces Genevois dont un grand nombre, de génération en génération, sont au contraire des prodiges en matière de charité ; mais ce qu'il est vrai de dire, c'est que Genève est une des villes où, par une suite logique de l'individualisme religieux, l'esprit d'individualisme en matière économique s'est le plus complaisamment épanoui... »

Et peut-être aujourd'hui même, écrit-il encore, « n'y a-t-il pas en Europe une seule cité protestante où l'idée de "christianisme social" et "protestantisme social" s'acclimate aussi mal aisément qu'à Genève. La vieille "idole" genevoise, la liberté abstraite..., la liberté par une majuscule, se rebelle contre les méthodes évangéliques qui s'efforcent, de-ci, de-là, à faire régner plus de justice sociale ; elle se sent affrontée, menacée, par ces pasteurs "sociaux" que volontiers elle traite de socialistes. »

Pour Georges GOYAU, cet auteur catholique bien connu, CALVIN est donc responsable de l'essor du capitalisme, parce qu'il a d'abord favorisé l'individualisme religieux, lequel s'est ensuite transformé dans la vie sociale en un individualisme économique.

Plus près de nous, l'Anglais Richard H. TAWNEY et les deux Français Emile DOUMERGUE et Henri HAUSER ont examiné notre problème en remontant au XVI^e siècle, ce qu'avaient omis de faire les auteurs précédents qui s'étaient contentés d'analyser le calvinisme postérieur.

Tous trois sont arrivés à la même conclusion. Incontestablement, déclarent-ils, CALVIN a favorisé à son origine le développement du capitalisme. Mais celui-ci a fortement réagi à son tour, sur le puritanisme et les sociétés réformées du XVIII^e siècle, en déformant sensiblement leur calvinisme. Il n'est donc pas équitable de rendre CALVIN responsable des caractères actuels du capitalisme.

Prenant le contrepied de toutes ces théories, l'économiste André-E. SAYOUS a tenté de démontrer que le calvinisme n'avait pas été seulement indifférent, à ses débuts, au développement du capitalisme, mais qu'il s'y était au contraire opposé avec énergie. La limitation du taux de l'intérêt, soutenue par les pasteurs auprès des Conseils de Genève qui l'avaient introduite au début du siècle, bien loin d'avoir stimulé l'économie du capital, avait au contraire fonctionné comme un frein redoutable.

Non sans ironie, SAYOUS montre que le capitalisme ne se développe à Genève qu'à partir de la fin du XVII^e siècle, au moment où les pasteurs cessent d'en dénoncer les abus parce qu'ils en bénéficient eux-mêmes. « C'est alors, écrit-il malicieusement, que les bonnes familles enrichies commencèrent à destiner l'un des leurs à la carrière pastorale : devoir qui s'imposait à elles d'autant plus que Dieu avait déjà pourvu à leurs besoins matériels. »

Le temps me manque pour mentionner encore d'autres auteurs plus récents, tels que Frédéric HOFFET, ou John NEFF, qui reprennent, sous une forme rajeunie, les arguments de leurs prédécesseurs ou les critiquent.

Comme vous le voyez, la discussion relative aux répercussions de la Réforme sur la naissance de l'économie moderne ne manque pas d'intérêt et il s'en faut qu'elle soit épuisée.

Pour nous permettre de nous prononcer sur la valeur relative des théories que je viens de vous présenter, m'excusant d'avoir été contraint de les déformer, puisque toute simplification est une trahison, j'aimerais maintenant vous donner une esquisse, très succincte aussi, de la pensée de CALVIN sur l'argent et le prêt à intérêt.

Le point de départ de la pensée économique de CALVIN se trouve dans la conception biblique de la vie matérielle. Pour l'Evangile, la matière n'est pas du tout en opposition avec la vie de l'Esprit, comme le prétend le spiritualisme grec ou oriental dont le christianisme n'a jamais réussi à se débarrasser complètement.

Fidèle à l'enseignement biblique original, CALVIN affirme que la vie matérielle n'est qu'une expression parmi beaucoup d'autres de la grâce de Dieu qui donne et entretient toute la vie.

« Combien donc que nous vivions de pain, écrit-il, il ne faut point attribuer notre vie à la vertu du pain, mais à la grâce secrète, laquelle Dieu inspire dedans le pain pour nous sustenter. »

L'argent ni la matière ne sont donc étrangers au royaume de

Dieu. Ils en sont au contraire des signes, destinés à nous l'annoncer et le figurer concrètement.

L'abondance et la prospérité nous sont données pour désigner la splendeur du règne de Dieu auquel nous sommes appelés.

La disette et la famine figurent et proclament parmi nous la tragique condition de l'humanité privée de la parole de Dieu. Ainsi, la seule justification dernière de l'argent, sa seule raison d'être parmi les hommes, c'est de tenir le rôle de témoin, de signe de la grâce de Dieu qui fait vivre et entretient l'humanité jusqu'à ce qu'elle reconnaîsse et contemple la gloire de Dieu.

Les richesses visibles sont presque, pourrait-on dire, un sacrement des richesses invisibles.

Pour ne pas déformer la pensée de CALVIN, comme l'a fait le puritanisme, qui a cru pouvoir déduire de cet enseignement que la richesse était un signe visible de l'élection individuelle, et la pauvreté un signe de la réprobation de Dieu, il faut immédiatement souligner le fait que cette pensée audacieuse est inséparable de la théologie de la grâce qui constitue le fondement essentiel de toute la doctrine du réformateur.

Si donc l'argent est un signe extérieur de la grâce de Dieu, un signe de la gratuité de l'amour de Dieu pour tous les hommes, il ne peut pas davantage que la grâce être possédé par l'homme de façon absolue. Il ne peut jamais être thésaurisé sans restriction. Il est au contraire destiné à servir, à rouler, à rencontrer autrui, à signifier l'œuvre ininterrompue de la grâce envers tous les hommes. Car la grâce elle-même ne surgit jamais en privé, mais seulement dans la rencontre d'autrui.

Et cette circulation, précise CALVIN, elle a lieu très concrètement dans le sens du riche vers le pauvre.

Pour CALVIN, le riche et le pauvre ont tous deux une fonction sociale ; c'est une fonction et non un état. Le riche doit s'appauvrir pour entretenir le pauvre. Et le pauvre doit s'enrichir avec l'aide du riche. Ainsi s'exprime, matériellement et extérieurement, la solidarité fondamentale du genre humain selon le dessein de Dieu.

Le riche est donc chargé ici-bas par Dieu d'un véritable ministère. « Nous sommes enseignés, écrit CALVIN, que les riches ont reçu plus grande abondance, à cette condition qu'ils soient ministres des pauvres, en dispensant les biens qui leur ont été mis entre les mains par la bonté de Dieu. »

Le pauvre, de son côté, a aussi une fonction spéciale, un ministère. Il est celui à qui Dieu, en Jésus-Christ, s'identifie ; celui en qui Dieu se cache pour rencontrer l'homme. CALVIN l'appelle pour cela le *receveur* de Dieu. C'est lui qui est chargé de recevoir du riche l'argent que Dieu avait confié à celui-ci pour secourir le pauvre. Par lui, Dieu visite et juge l'Eglise et la société. C'est pourquoi CALVIN appelle encore le pauvre le *procureur* de Dieu, celui par qui Dieu exerce son

jugement sur l'humanité. Car à la manière dont un homme ou une société se comportent à l'égard du pauvre, Dieu mesure leur foi et leur charité.

Il convient de préciser que la dépendance des pauvres à l'égard des riches n'a pas, dans la pensée de CALVIN, la nuance paternaliste que lui confère notre individualisme moderne. L'obligation du riche envers le pauvre n'est pas à bien plaire seulement. Elle s'exprime socialement aussi bien dans les structures de l'Eglise que dans celles de l'Etat.

Il faudrait mentionner ici le fonctionnement du diaconat dans l'Eglise, que CALVIN avait créé non seulement pour secourir ceux que nous appellerions aujourd'hui « les économiquement faibles », mais encore pour mettre continuellement en question toute la vie matérielle de chacun des membres de la communauté *.

Il faudrait pouvoir écrire aussi le rôle économique et social que CALVIN attribue à l'Etat et citer en guise d'illustration toutes les mesures que les Conseils de Genève ont prises, sous l'influence du réformateur, pour pourvoir aux besoins des classes les plus pauvres de la population, des étrangers et des réfugiés notamment, pour assurer à chacun un travail, une formation professionnelle et des soins médicaux, mais le temps ne nous permet pas d'entrer dans ces détails.

Ce que nous venons de dire de la fonction sociale de l'argent dans la doctrine de CALVIN va nous permettre de comprendre son attitude à l'égard du prêt à intérêt.

Comme vous le savez, l'Eglise chrétienne avait interdit la pratique de l'usure depuis fort longtemps. En 1179, le concile général de Latran frappait d'excommunication les usuriers et leur refusait la sépulture chrétienne s'ils mouraient dans ce péché. Mais cette interdiction n'empêchait pas les souverains et prélates de tolérer l'usure à leur profit, pratiquée souvent avec des taux exorbitants. Au xv^e siècle, des banquiers florentins établis à Genève prenaient à la ville et à des particuliers des sommes importantes. Mais après la suppression des foires par le duc de Savoie, les banquiers italiens quittèrent Genève avec les derniers marchands et la stagnation économique se transforma en véritable crise lors des premières luttes politiques et religieuses du xvi^e siècle. Ce fut l'afflux des réfugiés protestants qui rendit à la vie économique genevoise un nouvel et rapide essor. Le prêt à intérêt retrouva soudain une nouvelle clientèle et sa pratique se développa rapidement dans notre cité. Il s'agissait d'abord de prêts consentis à des parents ou à des amis. On prêtait à 5 et 7 %. On vit ensuite apparaître les premières participations commerciales ou industrielles. François TURETTINI, nous dit un notaire, reçoit de « l'argent à profit » dans son négoce. Les premières sociétés entre industriels ou commer-

* Cf. Revue Réformée, 1956/3, Jean-Marcel LECHNER, *Le Calvinisme social*, importante étude de 48 pages. (N.D.L.R.).

çants se constituent. Ainsi la firme « Etienne TREMBLEY et compagnons ». Et à la fin du siècle, on commence à envisager le placement de capitaux comme un moyen d'existence indépendant.

En face de ces pratiques nouvelles, quelle va être l'attitude de CALVIN ? Les réformateurs, avant lui, étaient demeurés, sur ce point, fidèles à la tradition de l'Eglise : ils condamnaient le prêt à intérêt.

Mais CALVIN était doublement réaliste : il était à la fois juriste et théologien. Pour résoudre ce problème, il interroge d'abord la Parole de Dieu, puis il examine attentivement la réalité nouvelle à laquelle il doit appliquer l'enseignement de cette parole. Or il constate que l'interdiction biblique du prêt à intérêt concerne le prêt de secours, le prêt destiné à venir en aide à un malheureux ; elle ne concerne pas le prêt commercial ou industriel. Dans le premier cas, l'interdiction de l'usure doit être maintenue. Celui qui prête ne saurait tirer profit du malheur d'autrui. L'argent du riche, nous l'avons vu, est destiné à secourir gratuitement le pauvre. En pratique, la majorité des prêts consentis par les usuriers de cette époque tombaient sous le coup de cette interdiction.

Le prêt commercial ou industriel, en revanche, est né d'une structure économique nouvelle, inconnue du peuple d'Israël. On ne saurait prétendre, explique CALVIN, qu'il soit visé par l'interdiction biblique. Et le réformateur, assimilant le prêt de production à la location foncière, autorisée de tout temps par l'Eglise, démolit pièce par pièce l'argumentation aristotélicienne et thomiste qui prétend que l'argent par lui-même ne peut produire de l'argent.

Mais au moment où il brise la tradition séculaire de l'Eglise qui retenait captif l'exercice du prêt à intérêt, CALVIN, avec un discernement prophétique, prévoit les abus extrêmes auxquels on pourrait aboutir si l'on accordait la liberté totale à cette pratique. Car la soif du gain, dit-il, semble plus aiguisée que jamais. Aussi apporte-t-il immédiatement des limitations précises au commerce de l'argent.

D'abord, on ne peut pas en faire un métier. En une république bien ordonnée et réglée, écrit-il, un homme qui fait état de donner à usure n'est nullement tolérable.

Ensuite, puisque Dieu prête au riche son argent pour secourir le pauvre, il n'est pas licite de placer contre intérêt une somme dont on aurait besoin pour aider quelqu'un gratuitement.

Il n'est pas juste non plus d'exiger d'un débiteur le paiement complet de l'intérêt, si celui-ci n'arrive pas à gagner, avec la somme prêtée, le montant de cet intérêt. Ce qui est licite, précise CALVIN, ne se mesure jamais aux usages courants de la société. Seule la charité chrétienne nous l'indique.

Usant d'un esprit d'analyse d'une extrême finesse, CALVIN a observé, bien avant les économistes les plus clairvoyants, que la rémunération du capital a une incidence directe sur le coût de la vie. En conséquence, dit-il, la fixation du taux de l'intérêt n'est pas une affaire

de droit privé seulement, elle intéresse aussi l'ensemble de la collectivité sur laquelle l'Etat a reçu la mission de veiller.

« Il est tout évident, écrit-il, que l'usure que le marchand paye est une pension publique. Il faut donc bien aviser que le contrat soit aussi utile en commun... que nous considérons ce qui est expédition pour le public. »

C'est pourquoi CALVIN obtient des pouvoirs publics qu'ils fixent le taux de rémunération du capital à 5 %, puis à 6 1/3 %. Ce qui est très bas par rapport aux taux en usage ailleurs à la même époque.

Calvin a une conscience très aiguë du pouvoir d'oppression que peut exercer le capital. Il ne cesse de mettre en garde ses contemporains contre ce danger social. « Il nous faut toujours avoir souvenance, écrit-il, qu'il est malaisé que celui qui prend profit ne fasse tort à son frère ; c'est pourquoi il serait à désirer que le nom d'usure, profit et intérêt fussent du tout abolis de la mémoire des hommes », mais « attendu que les hommes ne peuvent pas autrement trafiquer et négocier les uns avec les autres, il faut toujours prendre garde à ce qui est licite et jusqu'où on peut aller. »

Cette attitude extrêmement nuancée de CALVIN, proclamant un oui loyal au capitalisme naissant et un non énergique à ses abus perceptibles, c'est celle que ses successeurs adopteront pendant de nombreuses générations. Ils autoriseront à Genève l'exercice du prêt à intérêt, mais avec de très sérieuses restrictions, et mettront toujours un frein à son développement illimité. Ainsi, quelques années après la mort de CALVIN, lorsqu'il sera question de créer une banque dans notre cité, ils feront preuve de la plus extrême réserve. Il ne faut pas, dira Théodore DE BÈZE à MM. du Conseil, que les richesses soient désirées par les Genevois ; elles entraîneront à leur suite... « une infinité d'abus qui ne conviennent pas à une République dont la réputation tient à la régularité des mœurs. »

Après ce que je viens de dire, comment apprécier les théories d'un Max WEBER, d'un TRÖLTSCH ou d'un Georges GOYAU ? Peut-on encore prétendre que CALVIN est le père du capitalisme moderne ?

La réponse n'est pas simple. Un oui ou un non seraient tout aussi faux l'un que l'autre.

Dans un sens, on peut affirmer que CALVIN a nettement contribué au développement du capitalisme commercial, puis industriel, d'abord, en libérant le prêt à intérêt de l'hypothèque morale que faisait peser sur lui la tradition de l'Eglise ; ensuite, en répandant dans le peuple, dans la classe active des bourgeois, et parmi les travailleurs manuels, la morale évangélique du labeur assidu et de la simplicité des mœurs. Ce double comportement devait nécessairement provoquer dans les pays protestants une accélération de la production accompagnée d'une grande modération dans la consommation. Il devait donc en résulter très vite une accumulation de l'épargne favorisant sans cesse de nouveaux investissements.

Mais ce que nous savons du rôle et de la fonction de l'argent dans la doctrine et dans l'attitude des premiers calvinistes ne permet pas de justifier cette primauté accordée à la recherche du gain ou à l'intérêt de l'individu qu'un Max WEBER ou un Georges GOYAU considèrent comme une particularité de l'esprit calviniste.

Et l'ensemble des restrictions et des contrôles dont CALVIN et ses successeurs ont entouré la pratique du commerce de l'argent pour en limiter les abus ne s'accorde nullement avec la liberté complète que revendique le capitalisme classique.

CALVIN était bien trop réaliste, il connaissait trop profondément la nature humaine telle que la révèle la Parole de Dieu, pour s'imaginer qu'en libérant de tout contrôle et de toute contrainte les puissances de l'argent, dont parle l'Evangile de façon non équivoque, il pourrait ouvrir à la société la voie d'un réel progrès. Il a toujours déclaré que l'Etat, à qui Dieu confie la mission d'entretenir ici-bas un ordre relatif, devait accomplir avec vigilance et discernement sa tâche de surveillance active.

Nous le voyons, la pensée du réformateur de Genève n'a rien perdu de son actualité. En notre époque tragique, où deux systèmes économiques s'affrontent comme s'il s'agissait d'absolus inconciliables, la pondération de CALVIN, avec son esprit subtil, tout de finesse, de nuance et d'examen, nous interdit de nous résigner à la fatalité de cette alternative ?

N'a-t-il pas dit lui-même un oui loyal à l'économie du capital en même temps qu'il insistait sur la nécessité du frein que devaient lui opposer l'Eglise et l'Etat pour protéger le faible et le pauvre ?

Et ne dirait-il pas aujourd'hui un non tout aussi clair aux impérialismes sociaux et géographiques du capital qu'à la violence inhumaïne de l'anticapitalisme ?

La voix de CALVIN, et par elle, bien plus encore, celle de l'Evangile, n'a pas cessé de tracer au monde le chemin étroit, difficile, exigeant et toujours compromettant de la paix.

LA REVUE RÉFORMÉE

Abonnements, envois de fonds et dons

Les abonnements **de solidarité** permettent d'assurer le service de la Revue :

- a) à *prix réduit*, aux pasteurs (ou assimilés) et aux étudiants ;
- b) *gratuitement*, aux bibliothèques d'hôpitaux, de sanas, de prisons, etc... ;
- c) aux bibliothèques d'étudiants et de diverses Facultés, afin d'y faire connaître nos publications et en vue d'une raisonnable propagande.

Pour soutenir notre œuvre et faciliter nos publications, des **dons** peuvent être adressés soit par des coreligionnaires français qui désirent s'associer à notre travail, soit par des protestants étrangers qui, sans vouloir s'abonner à la *Revue Réformée*, sont cependant heureux de participer à notre effort.

FRANCE : M. Jean MARCEL, 23, rue de Tourville, Saint-Germain-en-Laye (S.-et-O.).

Compte postal : Paris 7284.62.

Abonnement : 1.000 francs. Abonnement de solidarité : 1.500 francs ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 700 francs.

ALLEMAGNE : Pastor Wilhelm LANGENOHL, Rheydt, Kirchstrasse 1. Konto Nr. 4854.

Städt. Sparkasse, Rheydt. Postcheckamt : Köln 7275.

Abonnement : D.M. 10 ; Etudiants : D.M. 7.

BELGIQUE : Les Semailles, Centrale du Livre : 7, rue d'Ecosse, Bruxelles. Compte postal : 703.49.

Abonnement : 110 francs belges. Abonnement de solidarité : 150 francs belges ou plus.

Pasteurs et étudiants : 90 francs belges.

ETATS-UNIS, CANADA : STECHERT-HAFNER Inc., 31 East 10th Street, New-York 3, N.Y. (U.S.A.).

Abonnement : \$ 2,50. Abonnement de solidarité : \$ 5 ou plus.

GRANDE-BRETAGNE : Mr. G. S. R. Cox, Tyndale Hall, Clifton, Bristol 8. — Chèques and Postal Orders should be made payable to Barclays Bank, Ltd (40, Corn Street, Bristol 1).

Abonnement : sh. 17.

ITALIE : Libreria di Cultura Religiosa, Piazza Cavour 32, Roma, C.C. Postale 1/26922.

Abonnement : lires 1.200.

Pasteurs et assimilés, étudiants : lires : 750.

PAYS-BAS : M. Th. J. BARENTSEN, Archimedesstraat, 70, 's-Gravenhage. Postrekening Nr. 384573. Telefoon : 335703.

Abonnement : Fl. 9. Abonnement de solidarité : Fl. 15 ou plus.

Etudiants : prix réduit : Fl. 6.

PORUGAL : Prof. M. CONCEICAO Jr., Avenida dos Combatentes, 26-1º D. Algés.

Abonnement : 60 \$ 00.

Pasteurs et assimilés, étudiants : 43 \$ 50.

SUISSE : M. R. BURNIER, 39, boulevard Grancy, Lausanne. Compte postal : II.6345.

Abonnement : 10 francs suisses. Abonnement de solidarité : 15 francs suisses ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 7 francs suisses.

AUTRES PAYS : frs f. 1.100

PUBLICATIONS DISPONIBLES

(Extraits)

Au siège de La Revue Réformée (cf. page 3 de la couverture, France).

NOUVEAUTES.

<i>Catholicisme et Protestantisme</i> , Lettre pastorale du Synode général de l'Eglise réformée des Pays-Bas sur l'Eglise catholique-romaine, 4 ^e édition entièrement refondue. Format de poche 18 × 12. Collection « Les Bergers et les Mages »	420 fr.
Jean CALVIN, <i>Brève Instruction chrétienne</i> , Adaptation en français moderne. Collection « Les Bergers et les Mages »	300 »
Jean CALVIN, <i>Petit Traité de la Sainte-Cène</i> , adaptation en français moderne. Collection « Les Bergers et les Mages »	300 »
Jean CALVIN, <i>La Nativité</i> .	
I. L'annonce faite à Marie et à Joseph	275 »
II. Le Cantique de Marie	275 »
III. Le Cantique de Zacharie	275 »
IV. La naissance du Sauveur	275 »

NUMÉROS SPÉCIAUX DISPONIBLES.

Pierre LESTRINGANT, <i>Le Ministère de l'Eglise auprès des malades</i>	630 »
Jean CALVIN, <i>Sermons sur la mort et passion du Christ</i>	330 »
Théodore DE BÈZE, <i>La Confession de Foi du Chrétien</i>	700 »
Auguste LECERF, <i>La Prière</i> (Notes dogmatiques, I)	390 »
Auguste LECERF, <i>Des Moyens de la Grâce</i> (Notes dogmatiques, II)	500 »
G. C. BERKOUWER, <i>Incertitude moderne et Foi chrétienne</i>	350 »
John MURRAY, <i>Le Divorce</i>	465 »
Pierre MARCEL, <i>Le Baptême, Sacrement de l'Alliance de grâce</i>	540 »
Pierre MARCEL, <i>L'Actualité de la Prédication</i>	240 »
<i>La Confession de Foi des Eglises réformées en France</i> , dite « Confession de La Rochelle ». Format de poche	200 »
Sécularisation du monde moderne, par H. DOOYEWERD, R. GROB, D. M. LLOYD-JONES, Jean CADIER, André SCHLEMMER, etc.	500 »

(Les numéros spéciaux de *La Revue Réformée* se trouvent également en librairie).

DIVERS.

Auguste LECERF, <i>Etudes Calvinistes</i> , recueillies et introduites par André SCHLEMMER (Ed. Delachaux et Niestlé)	650 »
Jean CADIER, <i>La doctrine calviniste de la Sainte-Cène</i> (Etudes Théologiques et Religieuses, Montpellier)	Epuisé

A LA LIBRAIRIE PROTESTANTE, 140, Bd St-Germain, Paris, 6^e

Jean CALVIN, **INSTITUTION DE LA RELIGION CHRETIENNE** (Editions Labor et Fides, Genève)

Livre I, relié : 1.890 fr.	Broché	1.290 »
Livre II, relié : 2.490 fr.	Broché	1.890 »
Livre III, relié : 3.570 fr.	Broché	3.150 »
Livre IV et Tables, relié : 4.500 fr.	Broché	4.170 »

Jean CALVIN, <i>La vraie façon de réformer l'Eglise</i>	790 »
Pierre MARCEL, <i>A l'Ecole de Dieu</i> , Catéchisme réformé	300 »
Pierre MARCEL, <i>A l'Ecoute de Dieu</i> , Manuel de direction spirituelle....	320 »

Le Gérant : Pierre-Ch. MARCEL.

Cahors, Imprimerie A. Coueslant. — 93 642

Dépôt légal : I-1959

Achevé d'imprimer : 25-3-59